

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14<sup>ME</sup> ANNÉE, No 696.—SAMEDI, 4 SEPTEMBRE 1897

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent.  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent.  
Tarif spécial pour annonces à long terme



A LA CAMPAGNE.—Dans la grange

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 SEPTEMBRE 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Une promenade en champagne, par Mgr L. d'Orouze.—Ce qu'on voit la nuit, par G.-P. Labat.—Divorçons, par V. de Prairie.—Dans la grange.—Poésie : Orgueil et doute, par J. Fleury.—Premier et dernier baiser, par A. Gingras.—Les étudiants à la Grosse-Isle, par F. Picard.—L'adieu, par P. Herda de Croix.—Petite poste en famille.—Poésie : Chute du jour, par L. Paradis.—Souvenirs de voyages : Le Klondyke, par F. Picard.—L'empereur d'Allemagne en Russie.—Le vieux mendiant, par G. Bonneroe.—Canovas del Castillo.—Cadeau à Mme Laurier.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux Gosses, par P. de Courcelle.—Mariannic, par Andre Theuriot.

GRAVURES.—A la campagne : Dans la grange.—Excursion des étudiants en médecine de Québec à la Grosse-Isle.—Portrait de M. Canovas del Castillo, assassiné.—Dans l'Alaska : Portraits des premiers explorateurs canadiens du Klondyke.—Visite des souverains allemands à la cour de Russie : Arrivée de Guillaume II au débarcadère Peterhof.—Gravures des feuilletons.—Rébus.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## UNE PROMENADE EN CHAMPAGNE

C'est toujours une bonne fortune, lorsqu'on peut, de temps en temps, fuir la vie trop mouvementée de la grande ville pour aller se reposer, pendant quelques jours, en pleine campagne, dans un de ces sites délicieux qu'on rencontre si souvent dans notre chère France.

C'est au fond des bois, dans un charmant vallon, que je frappai à la porte du vieil et cher ami qui m'avait offert l'hospitalité. Je trouvai là un joli pavillon de maître, assis au milieu de dix ou douze corps de bâtiments nécessités par l'importance de la ferme. La petite cloche qui domine toutes ces constructions, salua mon arrivée, me souhaitant joyeusement la bienvenue, au nom des aimables hôtes de la maison.

Pendant quelques jours, je goûtai dans cette paisible et si douce retraite un repos qu'on apprécie davantage, lorsqu'on est victime, pendant des mois ou des années, des agitations d'une immense capitale. Les bouquets de bois, les belles prairies, les riches champs de blé et de seigle vous reposent et calment tout doucement votre pauvre système nerveux, innocente victime de la vie fiévreuse que vous menez malgré vous.

J'aurais voulu rester là toujours pour y goûter. toujours aussi, cette tranquillité que les villes nous refusent ; car j'aurais été sous la protection de N.-D. de Mantarah, la vierge miraculeuse de Sidon, établie

gardienne de ces lieux bénis : *posuerunt me custodem*, et que j'appris à aimer, lors de mon heureux voyage en Terre Sainte. Mais, le plus souvent, on va où l'on ne voudrait pas aller et l'heure sonne, hélas ! qui marque la fin du repos et qui vous dit : reprends le chemin des dures et après luttes et des cruelles déceptions, reviens au milieu des hommes pour continuer auprès d'eux la difficile mission de faire entendre quelquefois la vérité par la parole et par la plume.

Je repris donc mon bâton de voyage ; c'était le 13 juillet. Comme j'allais tomber en plein Paris pour la fête nationale et que je ne tenais pas le moins du monde à me trouver, ce jour-là, au milieu d'une foule agitée, je vins tout simplement passer quarante-huit heures auprès d'un autre ami, dans un joli petit pays de trois cents habitants. Cet ami est prêtre et prélat de la maison de Sa Sainteté Léon XIII ; il remplit, par pure complaisance, et par dévouement, les fonctions de curé ; et, de plus, chose assez rare, il est maire de la commune de Mortiers. Et la commune ne s'en porte pas plus mal, je vous assure, à en juger par l'air de contentement que respirent les figures de ses heureux administrés. C'est bien avec intention que je dis : *heureux administrés* ; car notre prêtre-maire a déjà signalé son passage à la mairie par d'utiles réformes, et, ce qui est à apprécier, par des dons généreux auxquels les braves gens de Mortiers n'étaient guère habitués.

Comme don de joyeux avènement, Mgr Lesur, le nouveau maire, dotait une partie très aride du territoire d'un puits de grandes dimensions, placé à égale distance des communes de Mortiers, de Dercy, de Crécy et de Bois.

L'année suivante, le distingué prélat faisait mieux encore : il offrait à la commune une superbe horloge de deux mille francs, à quatre cadrans extérieurs. Je vous demande si la population est enchantée ! ce fut même une très belle fête que l'inauguration de cette précieuse horloge, suivie, deux jours après, d'une fête d'un autre caractère, mais non moins intéressante. Mgr Lesur, dans un but patriotique et pour aider à cette fraternité inscrite au frontispice de nos monuments, invita à un concours toutes les compagnies de pompiers du canton de Crécy-sur-Serre. Sept répondirent à son appel. M. Castelin, le sympathique député de l'arrondissement, présidait cette fête ; il avait offert gracieusement le prix d'honneur et plusieurs médailles.

Une très agréable surprise avait été ménagée à la population par son dévoué maire : sur sa demande, Monsieur le général, commandant les troupes de la région, voulut bien autoriser une section importante de la musique du 45e de ligne à se rendre à Mortiers, et à donner ainsi à la réunion un éclat et un cachet inattendus. On conçoit aisément que la population de Mortiers et des pays voisins ait goûté avidement le rare plaisir d'une exécution musicale très soignée. Au banquet—car il y eut banquet—Mgr Lesur remercia dans un langage chaleureux tous ceux qui avaient bien voulu concourir à ces fêtes. Une triple salve d'applaudissements salua les paroles patriotiques du dévoué prélat ; puis, on y répondit par : Vive monseigneur ! vive monsieur le maire !

Arrivons au grand jour.

Le soir du 13 juillet, le bourdon annonçait la fête nationale ; un peu plus tard, la nuit venue, une retraite aux flambeaux—tout comme dans une capitale, s'il vous plaît—inaugurait le programme des réjouissances : nous avions le tambour, les fifres, les lanternes vénitiennes, de joyeux couplets chantés par tous les enfants du village, très fiers d'entourer le drapeau ! tout cela avait un charme particulier. Le cortège s'arrêta devant la maison de monsieur le maire ; le tambour fit entendre un triple roulement ; les futurs conscrits entonnèrent la *Marseillaise* ; on but un petit verre en l'honneur de la République et de M. le maire ; puis on continua la promenade dans le village que nos jeunes enthousiastes parcoururent plusieurs fois.

Le lendemain, 14, dès l'aurore, le bourdon envoyait de nouveau dans les airs ses notes joyeuses pour inviter la population à la réjouissance. Le programme

officiel ne visait que le côté purement civil de la fête. La population pensa, toute fois, qu'il était bon de venir, dès le commencement de la journée, se recueillir sous le regard de Dieu, afin d'appeler sur notre chère patrie les bénédictions d'en haut. A onze heures, le conseil municipal, à la tête duquel marchait Mgr Lesur, faisait son entrée dans l'église, entouré des sapeurs-pompiers. J'eus l'honneur d'officier, et je fus très heureux de pouvoir prononcer une courte allocution pour féliciter les honorables conseillers, les pompiers si dévoués, tout ce bon petit peuple, enfin, qui me semblait mieux comprendre ses devoirs que les esprits forts de nos grandes villes. Il m'était agréable, surtout, de voir ces chers travailleurs réunis autour de leur prêtre, qu'ils avaient eu le courage d'honorer de leur confiance et qui proclamaient bien haut, par leur présence à l'église, que la religion n'est pas l'ennemie du peuple, mais, au contraire, sa force et son soutien. Où donc, en effet, est le pasteur qui ne donne pas sa vie pour le troupeau qui lui est confié ? Où donc est le prêtre qui ne donne pas de sages conseils au père de famille dans l'intérêt de ses enfants ? Où donc est le prêtre qui n'invite pas les enfants à être pleins de respect, d'amour et de reconnaissance envers leur père ? Où donc est le prêtre qui n'invite pas les citoyens à honorer l'autorité qui gouverne le pays ?... L'exemple, d'ailleurs, vient de haut : le plus illustre de tous les rois, le saint et glorieux pontife qui gouverne l'Eglise et qui aime tant la France, a fait entendre sa parole à tous les pasteurs et à tous les fidèles. Il nous a dit : "Soyez unis pour le bonheur de la France !" Que cette parole auguste soit enfin entendue !

Pour célébrer le "jubilé de diamant" de la reine d'Angleterre, toutes les populations de cet immense empire se sont trouvées réunies dans le temple ; les nations catholiques auraient-elles moins de foi que les nations protestantes ? Je n'oserais le dire ; car je crois le contraire. Mais, alors, trouvons-nous donc réunis, nous aussi, dans nos églises, pour chanter tous ensemble le *Domine, salvam fac rempublicam* ! afin que sous le régime de la République, comme sous le gouvernement des Rois, nous puissions dire : "Dieu protège la France !"

Immédiatement après la cérémonie religieuse, les autorités se rendaient sur la place ; les pompiers se rangeaient en bataille et M. le maire passait la revue. Que dites-vous du spectacle ? N'est-ce pas qu'il avait un certain petit cachet *sui generis* ? Un prêtre, revêtu de ses insignes prélatiques, portant sur sa ceinture violette l'écharpe tricolore, et félicitant les braves sapeurs sur leur bonne tenue et sur leur dévouement ; mais c'est tout simplement ravissant par le temps qui court ! J'imagine même que ce spectacle curieux, intéressant et unique, aurait peut-être tenté le pinceau d'un peintre, si un peintre s'était trouvé là ! Pour moi, je n'ai pu que graver dans mon esprit ce tableau aussi original que pittoresque : Les petits, me disais-je, donnent, quelquefois, des leçons aux grands et à ceux qui se croient les sages !

Je félicite Mgr Lesur, mon vénéré ami et l'heureux maire de Mortiers, d'avoir de tels administrés : honneur aux braves habitants de Mortiers !

*L. D'orouze*  
Protonotaire apostolique.

## CE QU'ON VOIT LA NUIT

Dernièrement, après la chaleur d'une journée suffocante, je rentrais chez moi vers minuit, heure du crime et des rêves.

Sentant que je n'allais pas dormir et n'ayant pas de crime à commettre, j'entr'ouvris la croisée de ma modeste chambre et je me mis à rêver... tout haut. Alors un essaim de souvenirs jaillit de mon cœur, et, malgré moi, je me mis à déclamer, comme il y a bientôt trente ans, mais dans des circonstances plus heureuses, les vers suivants dont j'ignore l'auteur :

Le soir, à l'heure calme où les bruits de la ville  
Meurent dans le lointain ; quand la lune immobile  
Répand avec amour ses rayons en tout lieu ;  
Quand chaque étoile d'or resplendit comme un cerierge,  
La nature s'endort en paix comme une vierge  
Sous le regard de Dieu.

Mais le cœur se réveille, il bat, il se sent vivre ;  
Des désirs de la nuit ardemment il s'enivre,  
Et dans la plaine en fleurs, le rêveur soucieux,  
Se retourne brûlé par un désir étrange,  
Il cherche à ses côtés une sylphide, un ange,  
Un bel ange des cieux.

Il cherche et voudrait passer toute sa vie  
Dans une extase encor d'une extase suivie,  
Heureux près de cet ange au visage éclatant,  
De répéter toujours en le voyant sourire,  
Ces deux mots, mots divins que je n'ose vous dire :  
O vous, que j'aime tant !

Pendant que je récitais cette page de mon cœur, la  
lune était sortie de derrière un gros nuage noir, et il  
me semblait qu'elle m'apparaissait en me demandant  
si je n'étais pas un échappé de la Longue-Pointe. Et  
le ciel lui-même, qui avait été à l'orage durant toute  
la journée, commençait à se sillonner de coloris joyeux  
tout comme s'il avait voulu faire partir un feu d'artifice  
en l'honneur de mon hérésie.

Près de ma demeure, un arbre reflétait ses branches  
dentelées sur la muraille jaune d'une vieille maison  
voisine et les moustiques, dansant une sarabande  
infernale autour d'une lumière électrique, grossis par  
le globe du verre, ressemblaient à des oiseaux voltigeant  
dans la pénombre de l'arbre, prenant parfois des  
formes d'oiseau mouche ou d'aigle gigantesque, tout  
comme ces scènes lilliputiennes et grandissantes qu'on  
voit par le radioscope.

Puis un murmure de source frémissante se faisait  
entendre, semblable à des gouttelettes qui tombent  
d'une cascade, et je me serais réellement cru en villégiature,  
en forêt, sous bois, si je n'avais vu que ce  
bruit de cascade provenait de la voiture d'arrosage  
public qui rafraîchissait l'asphalte des rues.

Enfin, tout cela me mettait joie et gaieté au cœur,  
et moi qui ne puis aller à la campagne pour respirer  
le thym et le romarin, je croyais y être, et je trouvais  
fous ceux qui quittent la ville pour aller se faire  
manger par les maringouins.

A ce moment de mes réflexions, la nue s'était  
déchirée et la grosse artillerie céleste faisait des  
siennes.

Les éclairs, cette électricité céleste que les hommes  
essaient de voler à Dieu pour se tuer plus vite, se  
jouaient dans les nuages, et comme je vois distinctement  
deux églises de ma chambre, les éclairs scintillaient  
d'un clocher à l'autre, les éclairant parfois  
comme deux phares protégeant la ville.

Et je pensais, les bâtiments comme les hommes,  
tout ce qui est le plus élevé et le plus rapproché de  
Dieu, tout cela attire plus facilement la foudre. Voilà  
pourquoi nous ne devons jamais envier les grandeurs.

Comme vous le voyez, lecteurs, j'en étais arrivé à  
des réflexions qui m'auraient mené fort haut et fort  
loin, quand j'en fus tiré par un cri strident qui me  
glaça d'effroi.

Je plongeai les yeux dans l'obscurité qu'éclairait  
parfois les éclairs, et au détour d'une rue, je vis une  
scène navrante.

Une forme humaine venait de s'affaler, poursuivie  
par une meute de chiens errants et par un cavalier à  
cheval sur une monture aussi rapide que bizarre. A  
en juger par le tableau, et comme je vous le disais  
tout à l'heure, on se serait cru sous forêt, assistant à  
une chasse à la... biche.

La forme humaine, qui s'était affalée et que je  
venais de reconnaître pour une noctambule pédaliate  
poursuivie par un chasseur à la recherche de gibier,  
s'était prestement relevée, et s'adressant au chasseur,  
elle lui dit d'une voix *champagnisée* :

—Avez-vous vu mon agilité ?

—Chez nous, répondit le chasseur d'une voix avinée,  
cela s'appelle...

Et il prononça certaine lettre de l'alphabet français.  
Et la lune, qui avait vu l'autre, se cacha par dé-  
cence, et j'en fis autant.

GASTON-P. LABAT.

## DIVORÇONS !

Divorçons !

Une bombe de dynamite, lancée soudain au milieu  
d'une foule suspendue dans l'attente de nouveaux mal-  
heurs, ne saurait produire de plus désastreux effets  
que ce cri de révolte contre Dieu, et de haute trahison  
envers la société ; un cri déplorable exerçant son in-  
fluence magnétique sur les esprits en ébullition ; une  
injure malsaine, soufflant avec rage de je ne sais quelle  
contrée stupide et farouche, à la face de l'humanité  
entière et la plongeant dans une morne stupeur !

Dans un temps où chacun s'évertue à prêcher philan-  
thropie et charité, pas une voix, ferme, énergique, ne  
se lève pour blâmer, ou du moins circonscrire, dans  
un auditoire intelligent, cette loi illégale qui se nomme  
le divorce.

Que de malheureux on détournerait de cette planche  
erronée de sauvetage par un conseil sûr, un blâme  
 franc et loyal !

Mais non ! L'attention que l'on prodigue aux divor-  
cés est bien faite pour rendre ces pauvres presque  
heureux de leur nouvelle fortune ; aussi, faut-il les  
voir après quelques années de mariage s'imaginer tout  
à coup avoir fait fausse route ; alors, affolés, certains  
de la faiblesse inouïe de la société en leur faveur, la  
masse des retardataires s'accroche désespérément à  
cette suprême loi du divorce qu'elle considère comme  
le vrai moyen de rebrousser chemin, ingénieuse à dé-  
couvrir des prétextes absurdes pour arriver à son but.  
Jamais conscience du voisin n'est plus minutieusement  
scrutée ; tantôt c'est un homme lâche et sans honneur  
qui, de parti pris, laisse à sa femme le soin de com-  
promettre son nom pour se donner le droit de s'en  
plaindre ensuite ; tantôt c'est une femme coquette, se  
croyant en mesure d'invoquer le divorce en sa faveur,  
parce que son mari aura refusé de lui fournir l'argent  
exigé pour une toilette, etc., etc.

Quelle noble fierté chez cet homme, inconscient de  
son honneur ! Quelle humiliation pour cette femme à  
qui le mari a le tort de ne pouvoir donner ce qu'elle  
demande !...

En vérité, ils sont d'une audace, d'une impudence,  
ces maris !... le divorce seul en efface l'injure !

Vous figurez-vous ce que doit offrir d'intéressant,  
pour les spectateurs, un long procès intenté sur la di-  
gnité d'un homme lâche et sans cœur, ou encore sur le  
refus d'un chapeau ou d'une robe de bal ? Et le plai-  
doyer des savants avocats, donc !

Moi, je m'en payerais volontiers la fantaisie—tou-  
jours au point de vue psychologique assurément.

Quel affreux repaire que ce cœur humain !

Pauvres gens ! pensez donc, se donner ainsi, en  
spectacle, quand, eux, ont tant à souffrir de leur vie  
commune !

Il y a de quoi rire... et j'en ai de folles envies.

Ce serait méchant.—Plaignons plutôt ces malheu-  
reux, d'en être réduits à un tel degré de souffrance  
morale ; déplorons ces malentendus conjugaux, éclatant  
à propos de tout et de rien, alors qu'une légère  
dose de bonne volonté mutuelle aplanirait les angles !

Autrefois—il y a longtemps—on eût regardé comme  
des parias, des gens qui n'auraient pas eu le courage de  
s'endurer réciproquement ; aujourd'hui, combien tout  
est changé !...

Un océan immense, profond, nous sépare de l'autre  
riva dont le but à atteindre est : Dieu ; — Lequel tient,  
dans sa main, nos aspirations, nos angoisses et nos  
misères ; chaque heure, chaque seconde de la vie. Le  
met en communication immédiate avec nos moyens de  
transport pour arriver jusqu'à Lui.

Profondément triste, il épie, tend l'oreille aux  
plaintes des pauvres voyageurs qui s'embarquent sur  
cet océan, en proie au terrible Inconnu...

Les premiers—les privilégiés ceux-là—sont les reli-  
gieux qui font le trajet sur un pont solide et sûr,  
mais, très étroit et sans bord ; il leur faut marcher,  
fermes, en droite ligne, sans cesse le regard fixé en  
haut... la vue de la mer à leurs pieds leur donnerait  
le vertige !...

Les suivants—plus nombreux—sont ceux qui,  
appelés au mariage, faisant de leur vie à deux une ex-

istence heureuse, marquée au coin du devoir, préfèrent  
le steamer de première au pont et, s'embarquent forts  
de leur espérance et de leur amour ; ils voguent à  
pleine voile sur les flots houleux de la vie, défiant les  
tempêtes, bravant les orages ; leur bâtiment est sûr  
en même temps que rapide.

Viennent ensuite les éprouvés que la perte d'un  
être aimé a retenus longuement à la tombe.—Arrivant  
trop tard, ils s'aventurent, hésitants, craintifs, à la  
merci des flots, sur un simple canot d'écorce ; exposés  
aux fureurs de la tempête, craignant, sans cesse,  
l'écueil qui fera chavirer la frêle embarcation.

—Ceux de la dernière heure : les divorcés, que le  
départ de leurs compagnons a glacés d'effroi par leur  
"sauve qui peut !" égoïte, restent seuls, en pleine  
mer, sans boussole, sans direction ; irrésistiblement  
entraînés par la fougue du courant ; muets de frayeur,  
harassés, rendus à force de lutter contre les vagues  
écumantes... lorsqu'un cri sinistre : "trop tard !" partant  
de l'horizon ignoré, ne leur laisse que la honte et le  
désespoir !

O Dieu ! ce n'est donc pas en vain que l'on se rit de  
ta puissance ?...

V. DE PRAIRIE.

## DANS LA GRANGE

(Voir gravure)

Quelle jolie scène et qu'elle doit plaire ici—puis-  
qu'elle se passe dans cette partie de la France, berceau  
de la plupart de nos familles du Bas-Canada !

Quel petit ménage heureux, ces deux braves Bre-  
tons, faisant sans doute leurs projets d'avenir pour  
l'enfant, toute timide, pauvre petite poulette ! Voyez-  
là : ne dirait-on pas qu'on va la conduire à... l'a-  
battoir ?

C'est que, dans cette vieille terre de la Foi, le res-  
pect du père, du chef de la famille, est tellement  
ancré au cœur des enfants, que même tout petits, ils  
s'approchent qu'avec timidité de celui qui tient la  
place de la Divinité !

La jeune mère, tout en tricotant, écoute son mari  
à peine hasarde-t-elle quelque objection : elle sait que  
si chez elle le cœur parle, chez son époux c'est la  
raison. Et souvent, hélas ! les misères de la vie exi-  
gent que l'on écoute celle-ci, et non celui-là !...

## PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Violette.—Voulez-vous être assez bonne d'a-  
dresser au MONDE ILLUSTRÉ ce que vous lui destinez ?  
Les autres journaux ne comprennent point ces envois  
à eux faits, quand cela ne les concerne pas.—Quels  
regrets pour "Naguère et aujourd'hui !" Nos pau-  
vres typographes refusent de composer sur un manus-  
crit de près de deux pieds de longueur, écriture fine  
et serrée ! Que faire ?... Si je n'étais accablé de beso-  
gne, je recopierais...

A. F...—Il y a des vers de treize à quatorze pieds :  
que faire ? Avez-vous vu ma réponse précédente ?

Amable B.-C.—Nous serons heureux de votre colla-  
boration. Bien que le petit morceau soit un peu faible,  
nous l'insérerons, un peu corrigé : vous ne nous en  
voulez pas ?

Emile D..., Montréal.—Merci, de votre condescen-  
dance.—Bien qu'un peu faible, le morceau passera.  
Ne perdez pas patience si vous ne le voyez pas tout de  
suite : tant de nos collaborateurs assidus attendent  
leur tour !

Jos. M..., Montréal.—Quel bonheur, de vous lire  
enfin !

## UNE MÈRE

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme  
La nature a gravé dans le fond de notre âme,  
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.  
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour !

FLORIAN.

## ORGUEIL ET DOUTE

Ce qui afflige le plus dans les ères de transition, c'est l'absence de convictions profondes.—DE REIFENBERG.

Notre siècle, dit-on, enfante des merveilles.  
La science triomphe ; et, par leurs nobles veilles,  
Les savants, sans relâche, explorant ses rameaux,  
Dans l'univers entier, arivent ses flambeaux.  
Avide de savoir, l'esprit humain s'agite ;  
L'inconnu le fascine, il s'émeut, il s'excite,  
Quand, aux regards charmés d'un amant indiscret,  
La nature attendrie enfin livre un secret.

Notre orgueil, sur ce point, semble bien légitime ;  
Mais, d'un accès d'orgueil, l'homme est souvent victime,  
Cherchant à se soustraire, audacieux mortel,  
Aux lois que lui traça le doigt de l'Éternel.

Dans l'oubli de ces lois, le penseur voit les causes  
De ces drames affreux, sombres apothéoses  
Des passions, du crime, et de l'instinct brutal  
Qui s'égare et s'abuse en son orgueil fatal.

L'infortuné mortel que le doute poursuit  
Cherche en vain le repos : la douce paix le fuit.  
Il voudrait, à tout prix, calmer sa conscience.  
Orqueilleur, il s'adresse à l'humaine science,  
Mais ce frêle roseau se brise sous sa main  
Et le laisse blessé, sanglant, sur le chemin.  
Sans trêve, il se débat, et son âme inquiète  
Sent au sein des plaisirs, sa blessure secrète.  
A l'ivresse des sens, il demande l'oubli :  
Sa raison y succombe et son cœur avili  
Se repaît des horreurs d'un affreux réalisme  
Et ne sait plus saisir le pur idéalisme.

Un peuple produira pour la postérité,  
Tant qu'un autre idéal y sera respecté.  
De cette vérité, les justes des empires  
Ne témoignent-ils pas ? L'homme, dans ses délires,  
A la matière inerte élève des autels :  
Il voit crouler ses dieux qu'il croyait immortels.

Le sceptique orgueilleux raille l'enthousiasme  
Et dessèche la foi par son hideux sarcasme.  
Tous les jours, enivrés de prétendus succès,  
Nous exultons l'erreur et l'appelons progrès.  
Notre incrédulité, puis notre intolérance  
Étouffent, sous le poids d'une altière assurance,  
Le sentiment moral, le sens religieux,  
Le vrai, le naturel, ces biens si précieux.  
Les systèmes fictifs de la philosophie  
Que l'homme aveugle et sourd en ce siècle édifie,  
N'ont su, jusqu'à ce jour, que détruire et nier.  
Le remède est la Foi qui peut seule affirmer.  
Alors, la vérité brillera dans le monde ;  
Nos sophismes mesquins passeront comme l'onde.  
L'aimable charité brûlera tous les cœurs,  
De tout être qui souffre ira sécher les pleurs ;  
Cette noble vertu, par sa douce influence,  
Bannira la jalouse et sombre intolérance.  
Par l'union des cœurs, ce précieux trésor,  
Dans l'univers entier, renaitra l'âge d'or.

*J. Thierry*

## PREMIER ET DERNIER BAISER

## I

Tous deux, l'un près de l'autre, la main dans la main, se parlaient d'amour.

Ainsi rêvaient souvent, dans le grand salon du château, près de l'âtre flamboyant, Gaétan d'Armont et Rose de Ferlieux, sa fiancée.

Oh ! comme il était doux à tous deux le rêve, qui sans cesse s'approchant, de plus en plus, voltigeait au-dessus d'eux !... Que de paroles d'amour !... que de projets évoqués, qui sait, inutilement !...

Et, elle, quand son Gaétan était parti, quand de la fenêtre à vitres colorées, de l'immense fenêtre du vestibule, il avait disparu, emporté, sur la grande avenue, par son coursier ardent, elle refermait d'une main fébrile et nerveuse la croisée et, souple et légère, elle gravissait l'immense escalier d'honneur, à la rampe ouvragée, pour gagner ses appartements.

Une fois chez elle, sans crainte d'être dérangée, elle

se livrait à son doux rêve, rêve toujours renaissant, son rêve de bonheur, son rêve d'amour !... Chaque soir elle le reprenait, ce rêve qui occupait toute sa pensée, qui remplissait tout son cœur ! Elle s'endormait et s'éveillait avec lui.

Dans ce rêve interminable, toujours la figure de son Gaétan prenait la première place. Elle sera à lui un jour, un jour viendra où elle ne sera plus obligée de le laisser partir, après quelques heures passées ensemble ; non, il demeurera sans cesse auprès d'elle comme elle restera toujours auprès de lui. Non, il ne partira plus pour ce château éloigné qui était sa demeure, car elle avait peur, chaque fois qu'il la quittait, qu'il ne lui arrivât malheur, quoiqu'il fût brave, elle le savait bien... mais... on ne sait jamais au soleil couchant quelle aurore aura le lendemain. Il avait à traverser tout son domaine, lequel ne consistait qu'en forêt et, chaque soir, son cœur se serrait atrocement quand, en lui déposant un baiser sur sa main fine et blanche, il mettait le pied à l'étrier.

C'était à un bal qu'elle l'avait connu.

Ils avaient valsé ensemble puis, pendant un quadrille, il lui avait ouvert son cœur, oh ! comme elle avait rougi à ces premières paroles d'amour !... Avec quelle chasteté ses paupières s'étaient abaissées sur ses yeux d'azur !...

Mais aussi quelle impression son cœur avait-il reçue ! Oh ! désormais elle lui appartenait, elle était toute à son Gaétan, pas à d'autre. Elle avait juré de n'être qu'à lui et aussi elle le sera, quoiqu'il advienne, dût-il l'abandonner un jour !

## II

Ce soir là, un soir d'hiver, triste et morose, au froid intense, à la brise mugissante, ils se parlaient d'amour.

Dans un mois ils seraient unis, dans un mois Rose aurait fini son rêve, un autre commencerait.

C'était dans l'humble église du village, sans bruit, sans éclat, elle le voulait ainsi de peur que d'autre ne lui enviât son bonheur, qu'elle s'unirait d'un lien inaltérable à celui qu'elle aimait.

Un mois encore !...

Que c'était long !...

Elle s'était mise à compter les jours, les heures et les minutes. Interminables instants qui pouvaient détruire tous ses projets au bord de la route de roses que lui laissait entrevoir son rêve de tous les jours.

Triste et craintive ce soir là, elle s'approchait plus près de son fiancé comme si un pressentiment lui eût dit qu'elle ne le reverrait plus.

La soirée se passa monotone.

Mais quand il fut sur le point de partir, elle l'arrêta soudain pâle, tremblante.

—Gaétan, lui dit-elle en joignant les mains, j'ai bien peur ce soir. Mon cœur me dit qu'un malheur va fondre sur nous.

—Chère bien-aimée, murmura-t-il, tes craintes sont des craintes de fillette ; qui veux-tu, cachés comme nous le sommes, dans la province la plus sauvage, loin du tumulte du monde, vienne se jeter au milieu de notre bonheur ?... Va ma Rose des Bois, ne crains rien pour ton Gaétan, il t'aime et t'aimera à jamais.

—Ce n'est pas de là que viennent mes appréhensions, je ne crains rien de toi, je t'aime trop pour croire cela... tu sais quand on aime beaucoup, aussi fort que je t'aime, mon Gaétan chéri... on n'a pas, on ne peut pas avoir de jalousie... on aime et on ne crains pas... Et moi, c'est de cette manière que je t'aime ; je ne te crains pas, mais j'ai peur !... Oh ! si tu pouvais voir combien mon cœur est serré !... si tu pouvais en compter les battements précipités !

—Mignonne, ne me cause pas des chagrins inutiles... ne crains rien et, je t'en prie, ne jette pas un nuage sur notre soleil si resplendissant.

Tout à coup au murmure du vent, aux bruits sinistres qui s'engouffraient avec rage dans les grandes cheminées du château, et comme Gaétan ouvrait la porte qui donnait sur le perron d'honneur, un hurlement, suivit d'un grondement sourd se fit entendre.

Rose tressaillit ; elle lui serra le bras violemment : —Le hurlement du chien, fit-elle la voix étranglée, oh ! mes craintes ne sont peut-être pas chimériques !... Gaétan, oh ! j'ai peur !

—Ne crains rien, va, Mignonne.

Un autre hurlement, mais plus distinct celui-là, retentit encore.

—Oh ! ne pars pas ! reste... reste... ici !...

—Non, je pars, et que des cauchemars inutiles ne viennent pas troubler ton sommeil, ma Rose bien-aimée.

Il la laissa et descendit quelques marches, lorsque la voix presque éteinte de celle qu'il aimait l'arrêta.

—Gaétan donne, donne-moi avant de partir, de me laisser pour toujours, donne-moi un baiser...

—Fillette, fit-il simplement.

Puis il mit un long baiser sur ses lèvres de carmin. Enfin, il partit.

Et, pendant longtemps, les deux mains sur son cœur comme pour en arrêter les battements, elle le regarda s'éloigner.

—Hélas ! murmura-t-elle, il est parti pour toujours, toujours, je ne le reverrai plus jamais ! Oui, c'est bien là son premier et dernier baiser ! Non, il ne m'en donnera jamais d'autre, c'est fini... Mon Dieu ! protégez-le, je vous en prie !...

## III

Le lendemain, des bûcherons trouvèrent, à mi-chemin, sur la route de Ferlieux à Armont, un homme étendu sur la neige, baignant dans son sang. C'était Gaétan d'Armont.

Dans l'après-midi, la nouvelle de la mort du comte parvint aux oreilles de Rose, qui tomba évanouie, en poussant un grand cri.

—Mon pressentiment !

On la transporta sur son lit, où tout les soins que réclamait son état lui furent prodigués.

Au bout d'une heure seulement, elle revint à la vie...

Hélas ! ses cheveux blonds auparavant, étaient maintenant blancs comme de l'argent ; des rides profondes marquaient de leurs traces ineffaçables son front pur.

Bref, la Rose d'autrefois, la gentille petite Rose, si fraîche et si vermeille, avait, en quelques instants, disparu pour faire place à une autre Rose aux cheveux argentés, à la figure ridée.

Depuis ce jour, elle ne sortit plus de son château ; elle renvoya les domestiques, vivant seule avec son père, le vieux marquis de Ferlieux et une servante.

Elle s'éteignit, trois ans après ce douloureux événement, sans s'être jamais départie de pleurer celui qu'elle aimait tant et qui était mort lâchement assassiné.

Son âme, plus rose que son nom était Rose, s'envola vers son bien-aimé dans les voûtes éthérées, là où règne le plus doux bonheur, l'amitié la plus vraie dans l'au delà du tombeau.

*Alphonse Leroy*

## LES ÉTUDIANTS A LA GROSSE ISLE

(Voir gravures)

On pense, généralement, que notre brillante jeunesse, dès son entrée en vacances, ne songe plus qu'à s'amuser, à joyeusement *noyer*, et... combiner mille facéties.

Sans aucun doute, leur joie de se reposer un peu de la tension d'esprit exigée d'eux pendant des mois, excuserait bien des farces ; en somme, plaisantes presque toujours.

Ils ont quitté les collèges, les universités, aux sons mélodieux du chant des vacances :

Vivent les vacances  
Denique tandem,  
Et les pénitences  
Habebunt finem !

Leurs adieux à leurs professeurs sont pleins de gaieté :

Maitres intraitables  
Vultu barbaro,  
Vous irez aux diables,  
Gaudio nostro !

Après les premiers épanchements en famille, ils prennent quelques plaisirs, se donnent rendez-vous pour des fins scientifiques—tout en se récréant,—surtout nos charmants Étudiants des Universités.

Les deux jolies photographies que nous publions aujourd'hui de la Grosse Ile, où se fait la quarantaine des vaisseaux venant du dehors au Canada, et lorsqu'il y a quelque épidémie chez les autres peuples, ces deux photographies non seulement nous montrent les Étudiants en Médecine de l'Université Laval de Québec, mais encore, ces groupes sont l'œuvre d'un d'entre eux, M. L.-G. Pinault ; ces vues lui font honneur ; et si, plus tard, il manie le scalpel avec autant d'adresse que la chambre noire, nous n'hésiterons aucunement à lui confier et même à lui laisser couper la jambe... de celui qui en aura besoin.

Une des photographies nous donne une vue générale des établissements de la Quarantaine : à gauche du spectateur, le Lazaret des passagers de deuxième classe—ce n'est que *morts*, vraiment, qu'on est tous égaux !—Vers le milieu, le Lazaret des passagers de première classe ; les petits bâtiments à droite de ce Lazaret, contiennent les étuves à désinfection.—Enfin, à droite, et à droite du petit navire, sont les hôpitaux.

La seconde photographie nous donne, dans tous ses détails, le Lazaret des passagers de première classe.

Ne vous effrayez pas, aimables lectrices, bienveillants lecteurs : ce ne sont point des passagers infectés qui garnissent la superbe galerie, jusqu'à l'escalier. Ce sont nos brillants futurs docteurs en médecine, chirurgie, etc.

Si l'un d'entre eux pouvait trouver le moyen de n'être plus malade !...

Et un autre celui de ne plus mourir, me dit un ami du MONDE ILLUSTRÉ.

Hélas ! trois fois hélas !...

Nous tenons à remercier nos jeunes amis de la part active qu'ils prennent à la collaboration de notre journal : celui-ci par ses photographies, ses vues d'édifices dans lesquels celui-là met... des vers...

Ne croyez pas que ce soit pour détruire ces édifices : oh ! non, c'est pour les exalter, au contraire, les exhausser !

Nous, avons, en effet, de jolies poésies signées de plus d'un disciple d'Hippocrate ; nous en avons déjà publié, nous en publierons encore... bientôt, peut-être.

FIRMIN PICARD.

## EXCURSION DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE DE QUÉBEC A LA GROSSE-ISLE



Lazaret pour passagers de 2e classe    Lazaret pour passagers de 1re classe    Quai et étuves à désinfection    Hôpitaux  
VUE GÉNÉRALE DES ÉTABLISSEMENTS DE LA QUARANTAINE A LA GROSSE-ISLE

## L'ADIEU

Plus douce que le murmure des ondes, plus suave que le chant du cygne, la musique emplit de ses sons harmonieux le divin Sanctuaire, paré comme aux grands jours de fêtes.

A cette mélodieuse invitation, la fiancée s'avance lentement jusqu'au pied de l'autel. Comme elle est belle ! Le bonheur rayonne sur son front, ses paupières abaissées voilent l'expression joyeuse de ses grands yeux noirs, et l'émotion met des roses sur ses joues. Pourtant, le voile que le prêtre bénit en ce moment, il est noir, on dirait un vêtement de deuil. Son fiancé, c'est le Christ qu'on lui présente. L'avenir qu'on lui fait entrevoir se résume en trois mots : Obéissance ! Amour ! Souffrance !

Tandis que d'un vol rapide sa pensée s'en va là-bas, près d'un père, d'une mère, près de toute une famille chérie ; tandis qu'abîmée dans une profonde médita-

tion elle adresse au monde un éternel " Adieu " ; sur l'autel encore empourpré du sang de l'Agneau Divin, le Tout-Puissant s'est incarné dans la blanche Hostie du Tabernacle... Maintenant le regard fixé sur son Bien-Aimé que le ministre du Seigneur tient élevé dans ses mains, elle prononce d'une voix ferme son serment d'amour et de fidélité, que recueillent dans un baiser les chérubins jaloux... puis, le prêtre dépose sur sa lèvre tremblante le Pain des forts, et l'union est consommée, le sacrifice est accompli, c'est l'" Adieu ! " Jésus a conquis une épouse, la grande famille du Sacré-Cœur compte un membre de plus.

Et la musique recommence, toujours plus douce que le murmure des ondes, plus suave que le chant du cygne, emplissant de ses sons harmonieux le divin Sanctuaire paré comme aux jours de fêtes. Mais ce n'est plus la fiancée de tout-à-l'heure, c'est une humble religieuse qui s'éloigne du Tabernacle, pour aller désormais, au gré d'une volonté supérieure, là où le devoir l'appellera

PAUL HERDA DE CROIX.

## LA CHARITÉ

Mon enfant, la charité commence au moment où vous faites plus que votre devoir, où vous mettez du vôtre dans vos rapports avec vos semblables. Lorsque vous déposez un sou dans le chapeau d'un aveugle ou d'un infirme, lorsque vous consolez un camarade qui vient de perdre sa mère, lorsque vous vous jetez à l'eau pour sauver un camarade qui se noie, vous offrez à un autre des biens qui sont à vous : votre argent, vos consolations, vos soins, votre vie. Vous lui livrez quelque chose de vous-même ; vous lui faites un don. C'est la charité, c'est l'amour qui vous inspirent. Tout le monde ne peut pas donner de l'argent. Mais ce que chacun peut donner, c'est une partie de son cœur, de son amitié, de ses soins.

A. MEZIÈRES.



Photographies L.-G. Pinault, E.E.M.

LAZARET POUR PASSAGERS DE 1ère CLASSE

## EXCURSION DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE DE QUÉBEC A LA GROSSE-ISLE

Une femme disait à son mari, qui était trop attaché à la lecture :

—Je voudrais être livre, afin d'être plus souvent avec vous.

—Je veux bien, répondit-il, pourvu que vous soyez un almanach, afin que je puisse en changer tous les ans.

## LA CHUTE DU JOUR

Quand le crépuscule s'abaisse  
Et répand l'ombre dans les bois ;  
Le jour qui, vers là-bas nous laisse,  
Éteint l'écho de mille voix...  
Maintenant la nuit de son voile  
Assombrit les voûtes du ciel ;  
A l'horizon la pâle étoile  
Luit dans le silence éternel.  
Pourtant, quand sous des feux d'opale,  
Le jour fuyait tout radieux  
Par devant l'ombre au front dé hâle,  
J'oyais des sons mélodieux :  
C'était le ruisseau dans sa course,  
Sur son lit d'algues gazouillant ;  
La brise dans l'herbe, la source  
Qui murmurait en souriant...  
C'est Dieu ! le créateur suprême ;  
Voilà son œuvre et son trésor :  
La nature est son diadème,  
Jetant sur nous ses reflets d'or !

LOUIS PARADIS.

## SOUVENIRS DE VOYAGES

LE KLONDYKE

Tout le monde en parle : c'est un souffle de folie qui passe !

En attendant la suite inévitable, fatale, inexorable : larmes de sang, regrets inutiles, désespoirs sataniques, mort lente, affreuse—ou violente, homme contre homme, brute fauve contre brute fauve !

Qu'est donc ce morceau de terre sur lequel vont se dérouler tant de drames, dont les échos affaiblis viendront expirer dans la clameur stupide et grandissante : De l'or !... nous voulons de l'or !...

Qui n'a entendu parler de l'Alaska ?

Il y a six mois—trois mois—un mois même, personne ne connaissait ce nom.

C'est ici qu'il faut reconnaître à la presse, son rôle ou moralisateur, ou dépravateur. Et à l'écrivain, une puissance que, souvent, lui-même ignore.

O faible roseau, que je broie entre deux doigts : si je te plonge dans les chairs pantelantes et corrompues d'une race abâtardie ; si je le veux, quels torrents de bourbe sanglante je puis déverser sur un pays !...

L'Alaska, ou ancienne Amérique Russe, a une superficie de plus de cinq cent mille milles carrés. Les Etats-Unis ont acheté cet immense territoire en 1867, à la Russie, pour la modique somme de sept millions deux cent mille dollars. Dès lors, les Russes devaient l'évacuer. Ce qu'ils firent l'année suivante.

En 1868, le 15 avril, cinq hommes, jeunes encore, robustes, déterminés, rompus à la fatigue, aux misères de la vie, géants peut-on dire, puisque le plus petit d'entre eux ne mesurait pas moins de six pieds, quittaient San-Francisco (Californie) à bord d'une goélette, la *Frances L. Steel*, chargée de provisions et de marchandises de traite, afin d'aller trafiquer avec les Indiens du Youkon.

Soixante-cinq jours dura la traversée sur l'océan Pacifique et la mer de Behring, et quelle traversée ! car tout le monde sait quelle ironie contiennent ces deux mots si doux, si profonds : *Océan Pacifique* !

Ce trajet à la voile, de plus de trois mille milles, donnera la mesure du courage indomptable de nos jeunes et hardis aventuriers.

Le 21 juin 1868, ils arrivaient au Fort Saint-Michel, près de l'embouchure du Youkon ; en arrivant, ils hissaient, les premiers, le premier drapeau américain sous les yeux des Russes.

Un mois plus tard, le 21 juillet, avec un bateau construit par eux en cet endroit de leur atterrissage, et portant des vivres pour une année, des marchandises pour les échanges avec les sauvages, nos jeunes gens remontaient le Youkon.

Navigation tout aussi pénible, presque aussi dangereuse que la première !

A la perche, à la rame, à la remorque, à la voile même, suivant le temps et les lieux ; après avoir franchi une distance de sept cents milles sur ce fleuve rapide et parsemé de brisants, ils arrivaient le 20

septembre à l'embouchure de la *Tanana*, le plus grand tributaire du Youkon, après avoir dépassé de plus de deux cents milles le Fort Nulato, le plus éloigné de ceux que possédaient les Russes dans l'Alaska.

A cet endroit, ils établissaient le Fort Noukela-kayet, désigné sur toutes les cartes de l'époque sous le nom de Fort Mercier.

D'où venaient ces explorateurs, à quelle nation appartenaient-ils ?

Leurs noms appartiennent à l'histoire de notre pays. Après les Russes, dont les travaux ne servirent que peu ou point à l'Europe ou au Nouveau-Monde, ces cinq furent les premiers explorateurs de ce pays morne, désolé, inculte : c'étaient des Canadiens-français !

Burinons leurs noms :

MM. François Mercier ; son frère, Moïse ; Ephrem Gravel ; Michel Laberge ; Napoléon Robert.

Accordons un souvenir à ce dernier : c'est le seul mort.

En 1872, M. François Mercier étant devenu Agent Général du district de Saint-Michel pour l'*Alaska Commercial Company*, c'est lui que nous suivrons : ses tracés de rivières, ses renseignements topographiques, ses découvertes, ont été hautement appréciés des Sociétés de Géographie d'Europe, et nous savons que ce canadien si dévoué à sa patrie, à sa belle province de Québec, est hautement apprécié des savants d'outre-mer : ce qui ne peut que flatter notre amour-propre.

Nos lecteurs comprennent que nos renseignements sont absolument sûrs, nous pourrions dire *officiels* : nous tenons à déclarer que tout ce que nous écrivons en ce moment, ou écrirons par la suite, a été et sera soumis à notre illustre compatriote, afin de constituer une source d'informations précises pour ceux qui liront ces lignes.

Le séjour de dix-sept ans qu'y fit M. Mercier ; ses récits, corroborés de point en point par la seule autorité réelle au-dessus de lui, S.G. Mgr Clut, tout cela est un sûr garant de l'exactitude de ses descriptions.

Agissant pour la Compagnie, il alla fonder, en 1873, le Fort Reliance, près de l'embouchure de la rivière Klondyke, sur la rive droite du Youkon.

Neuf ans après, en 1882, à quatre-vingts milles plus bas que le Fort Reliance, et à environ cent cinquante milles plus haut que le Fort Youkon, sur la rive droite, M. Mercier établissait le Fort Belle-Isle : c'est à cette époque que les premiers chercheurs d'or arrivèrent dans cette région minière par excellence.

Parmi ces mineurs, citons M. Joseph Ladue, de Plattsburg, N.-Y., et M. L. Saint-Louis, de Saint-Eustache, comté des Deux-Montagnes, province de Québec.

M. François Mercier fut le premier blanc qui explora la rivière Tanana.

C'était en 1889.

Il la remonta l'espace de cent quatre-vingts milles, en donna le cours exact qui, depuis lors, a figuré sur les cartes géographiques, avec ses portages, ses accidents, ses méandres, tels que les a dessinés notre illustre compatriote.

En 1871, ému de pitié devant l'abandon moral des misérables Peaux-Rouges de l'intérieur de ce vaste territoire—car les Esquimaux habitent surtout le littoral, les embouchures des fleuves ; leur seule industrie étant la pêche, tandis que les Indiens se livrent à la chasse du gibier de terre.—M. F. Mercier demanda des missionnaires catholiques.

Ce seul fait le rendrait illustre !

A son appel, et au travers de mille dangers, accourut le vénérable évêque-missionnaire que nous avons eu le bonheur et l'honneur de posséder récemment en notre province : Monseigneur Clut.

Le charitable Pasteur avait pris avec lui le Révérend Père Lecorre : tous deux appartenant aux Oblats. Un jeune Indien les accompagnait.

Jusque là, les Popes russes n'avaient laissé que des traces de religion... quelconque parmi les Indiens de l'intérieur, les Esquimaux des côtes. C'étaient d'imperceptibles restes du schisme froid, glaçant, de cette

Eglise russe qui, comme la grecque, se dit orthodoxe !

Pénétré de cette vérité : que seule, la religion catholique adoucit les mœurs, donne à l'homme, fut-il sauvage, le respect de soi-même et d'autrui, M. Mercier demanda et obtint du vénérable évêque, son ami, des missionnaires pour évangéliser les Koutcha-Koutchines habitant les environs du Fort Youkon, bâti par la Compagnie de la Baie-d'Hudson, vers 1850, et dont une de nos gravures donne une vue : ce Fort fut abandonné en 1882 ; et les Houn-Koutchines, dits par les Anglais Gens des Fous.

Voici les personnages du groupe photographié par un ami de M. Mercier, M. Chs Farciot, Français de naissance, mort depuis (voir n° 8 de la planche de gravures) : Au bas, à gauche, assis entre deux Peaux-Rouges, le chef Starcke Souhague ; sur la galerie, debout, à gauche, Androuska, métis russe ; sa femme Matrona, métisse Américaine ; M. Frs Mercier, avec son chien fidèle, Jack ; debout dans la porte, Sport, chef des Indiens de Nowékaket ; J. Baudoin, entre la porte et la première fenêtre ; entre les deux fenêtres, Siroshka, tête nue.

Les Indiens habitaient et habitent encore trois villages situés entre le Fort Youkon et l'ancien Fort Selkirk : cet espace constitue la région des mines du Haut Youkon, la plus riche.

Le premier de ces villages Charley-Village—du nom de son chef—comptait en 1873 environ cent âmes. Ce village était à quatre-vingt-dix milles environ en amont du Fort Youkon.

Le village suivant, à quatre-vingts milles plus haut que Charley-Village, s'appelait David-Village, aussi du nom de son chef, et avait une population de quatre-vingt-dix âmes.

C'est près de là—à trois quarts de mille environ, plus bas—que François Mercier fonda le Fort Belle-Isle en 1882.

Le troisième village, de soixante-quinze habitants, était situé à quatre-vingts milles au-dessus de David-Village, et se nommait Katcé-Village, du nom de son chef mort vers 1880.

A quelques milles de là se trouvait le Fort Reliance premier établissement créé par François Mercier en 1873, avons-nous dit, dans la région des mines.

Ce Fort, aujourd'hui abandonné, se trouve dans la partie du territoire appartenant au Canada, à une très courte distance du territoire Américain.

Les trois villages de Peaux-Rouges que nous venons de citer, étaient situés tous trois sur la rive droite du Youkon.



(A suivre)

## L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE EN RUSSIE

(Voir gravure)

Le 25 juillet-6 août dernier (suivant les calendriers russe et Grégorien), l'empereur Guillaume arrivait à Péterhof, le Versailles des Tsars de Russie, et y était reçu par le Czar et la Tsarine avec le cérémonial de rigueur—mais sans l'enthousiasme avec lequel a été reçu, par la suite, le président Faure, de la République française.

Ce même jour, le 25 juillet-6 août, les rues de Saint-Petersbourg étaient pavées conformément aux indications officielles : ce qui signifie bien encore, sans trop d'enthousiasme.

Nous dirons, comme preuve d'enthousiasme, que la ville de Saint-Petersbourg a dépensé dix mille roubles pour le puissant empereur d'Allemagne ; et seulement un million de roubles pour le président Faure !

Qu'est-ce à dire ?... Et les autocrates de toutes les Russies ne vaudraient-ils, somme toute, qu'un vulgaire patriote de 1837, ceux-ci tant malmenés, tant honnis, tant bannis même, hélas ! par les nôtres même, à cette époque ?

Mystère !...

## LE VIEUX MENDIANT

La journée du carnaval s'était passée calme et terne à la Charité, vieille petite ville des bords de la Loire. Et les gens de l'endroit avaient attendu et espéré en vain des distractions inaccoutumées, des choses drôles pouvant, presque devant se produire.

Pourtant, comme le soir tombait, par la grand'route qui vient de Cosne, en suivant la rivière, on vit approcher lentement, péniblement, deux êtres, deux mendiants. L'un était très grand et très vieux. De longs cheveux blancs aux boucles jaunissantes lui flottaient aux épaules, et une barbe blanche, touffue, descendait de sa face blême sur sa poitrine. Il appuyait sa misère à un long bâton. Et son corps enveloppé de vagues haillons, se penchait vers la terre... L'autre était un enfant d'une dizaine d'années peut-être, au visage douloureux et résigné, et vêtu, lui aussi, de guenilles informes... Le vieux donnait la main au petit... Et, ensemble, d'un même pas d'épaves lamentables, ils avaient marché depuis le matin.

Ils s'en allaient, sans savoir où, par les grands chemins, vers les villages inhospitaliers et les villes d'où on les chassait. Et les jours, pour eux, se succédaient, ici ou là, dans la même misère jamais consolée... Ils mendiaient, ne vivant que de ce qu'on leur daignait donner. Et ils étaient de ceux qui vont... toujours... tels des précurseurs...

A leur arrivée au bout du pays, des gamins avaient crié :

— Eh !... des masques !...

Et ils les avaient suivis.

Eux avaient continué leur marche uniforme, sûrement indifférente...

Et d'autres gamins étaient accourus, et des hommes et des femmes... Et c'était maintenant sur les quais mornes, et dans le soir tombant, une bande qui méchamment hurlait après les malheureux... Et leur silence obstiné, et leur dédain fouettaient la rage de cette foule...

Le petit garçon n'avait pas quitté la main du vieillard... Et ils marchaient...

Au pont, ils s'étaient arrêtés quelques secondes, comme se demandant s'il fallait prendre à gauche, entrer dans la ville par la grand'rue tortueuse... Puis ils avaient continué tout droit, dévalant par les quais, sur la route dure...

Il faisait plus noir et plus froid...

Et la vociférante clameur s'enflait sans cesse autour d'eux, devenait menaçante.

— A la chien... lit... it... it...

— C'est le Juif-Errant !...

— Ils sont connus !...

— Ils sont de Mesves !...

Des gens croyaient réellement que c'étaient des masques...

Et les deux silencieux allaient, stoïques...

Quelqu'un glapit :

— A l'eau !... à l'eau !

Une femme ramassa une pierre, la jeta. Elle atteignit l'enfant au pied. Alors le vieillard se retourna contre la foule méchante, bâton prêt, attendant. Et lâche, la foule s'écarta sous le geste imposant.

Et les pierres, de plus loin, tombèrent plus nombreuses...

Cependant, les deux mendiants étaient arrivés devant une terrasse, au bas d'un grand jardin. Et sur la terrasse, au-dessus du mur séparant ce jardin du quai, des jeunes filles, cinq ou six regardaient de tous leurs yeux, riaient de tous leurs rires... Leurs robes claires, aux couleurs voyantes, mettaient des notes encore gaies dans tout ce gris crépusculaire... Et leurs rires sonnaient et couraient en cristallines envolées, à travers la tristesse du grand jardin...

Le vieillard et l'enfant levèrent vers la terrasse joyeuse leurs regards pleins d'une immense imploration et d'une prière infinie.

Les jeunes filles s'étonnèrent... se consultèrent... échangèrent des avis unanimes... On ne pouvait pourtant pas les faire entrer, ces mendiants... A quoi pensaient-ils ?... Il fallait les laisser s'arranger... des pouilleux pareils... des guenilleux...

Mais l'une d'elles s'émut de ce regard du vieillard qui persistait à l'implorer si dolement... et son cœur eut pitié. C'était la plus belle. Une blonde quasi rousse, à l'opulente chevelure ensoleillée, au visage fait d'un épanouissement de lis et de roses. Et c'était elle dont les parents habitaient la maison, derrière le jardin planté de vieux arbres...

La foule hurlait... Et le vieillard suppliait...

Un instant, elle hésita... Puis, quatre à quatre, elle descendit l'escalier étroit de la terrasse aux marches moussues d'humide verdure... Elle entr'ouvrit une petite porte qui donnait sur le quai, puis s'adressant aux mendiants, impérative :

— Venez !... vite !...

Ils entrèrent.

Et la porte retomba lourdement sur la clameur de la foule stupéfiée.

\* \* \*

Une heure plus tard.

Il était nuit. La grand'route s'enfonçait dans le noir. De vagues étoiles attachaient au ciel leurs mouvantes luminosités. La bruyante cohue s'était dispersée, lasse d'attendre devant le jardin où plus rien ne bougeait... Et dans le vaste silence, la Loire seule chantait sous le vieux pont au dos voûté, son éternelle et mélancolique chanson...

La petite porte au-dessous de la terrasse se rouvrit pour les deux mendiants que guidait la jeune fille, leur ange tutélaire...

... Elle les avait fait entrer dans la cuisine.

Et devant la haute cheminée, où dansaient joliment les flammes, tout heureux, ils s'étaient chauffés longuement, trouvant un immense bien-être à cette quiétude et à cette chaleur qui détendaient et reposaient leurs membres fatigués et endoloris... Elle les avait fait manger, s'ingéniant à les servir elle-même de ses menues mains blanches, s'empressant à les combler... Et les autres jeunes filles étaient demeurées bouches bées à contempler cette scène, à admirer d'une admiration surprise leur amie se faisant la servante de ces humbles.

Puis, le vieillard avait voulu partir, redevenant soudain songeur, comme s'il s'était rappelé des choses... En vain on leur avait offert un gîte pour la nuit... Le vieux avait dit non...

Et la jeune fille, miséricordieuse, les accompagnait jusqu'à la petite porte sur le quai...

Le vieillard regarda profondément dans la nuit où se perdait la route... Et gravement, posément, courbant en deux sa haute taille, il prit de ses deux mains tremblantes, la main droite de la jeune fille et la baisa, d'un long baiser, où il mit toute la ferveur de sa reconnaissance...

Et de leur même pas las et traînant, le vieux mendiant et l'enfant s'enfoncèrent dans le noir...

Et la nuit derrière eux se referma.

\* \* \*

Ce soir-là, la jeune fille au cœur compatissant s'endormit en songeant au pauvre vieux et au petit...

Et elle eut dans son sommeil un rêve étrange.

Au milieu d'une gloire d'un insoutenable éclat quelqu'un s'approcha de son lit... Et elle reconnut, mi-effrayée, mi-ravie, le vieux mendiant. C'était bien lui, mais transfiguré, supérieurement beau. Et sa face était si lumineuse qu'on pouvait à peine la regarder... Et des anges l'entouraient et le cortégeaient, respectueux et adorants... Et elle comprit que ce vieux mendiant était le Bon Dieu, le Père Éternel, tel que le représentent les belles images...

La jeune fille eût bien voulu se lever pour se mettre à genoux... Mais une douce puissance l'immobilisait et la retenait dans son extase...

Et comme sa main droite, la mignonne main donneuse d'aumône, reposait hors du lit, à peine plus rose sur la blancheur des draps, le vieux mendiant, qui était le Bon Dieu, prit cette main et, s'inclinant, il la baisa d'un long baiser... le même baiser... Alors, elle se réveilla.

GÉO. BOWNER.

## CANOVAS DEL CASTILLO

M. Canovas del Castillo, président du Conseil des ministres et chef du parti conservateur espagnol, vient d'être assassiné par un anarchiste italien, à Santa-Agueda, où il prenait les eaux.

Dimanche, le 8 août dernier, il se rendait à la salle à manger de l'établissement, et traversait une galerie, lorsqu'un individu surgit brusquement devant lui, et, à quelques pas de distance, lui tira trois coups de revolver. Atteint à la tête et dans la région du cœur, il succombait, malgré des soins empressés, entre les bras de sa femme, après une heure et demie d'agonie.

La nouvelle de cet attentat a produit une profonde émotion en Espagne et provoqué chez toutes les nations des sentiments de douloureuse sympathie.



M. Canovas del Castillo n'était pas seulement un des hommes d'Etat les plus considérables de notre époque. Orateur remarquable, érudit lettré, écrivain de talent, il faisait partie de l'Académie royale espagnole et de l'Académie d'histoire.

Partisan du suffrage universel, soucieux de concilier avec les principes monarchiques les idées libérales dont il était imbu, M. Canovas jouissait de l'estime de ses adversaires eux-mêmes, et le plus éminent d'entre eux, M. Emile Castelar, chef du parti républicain, a été des premiers à rendre justice à sa mémoire en apprenant sa mort tragique.

M. Canovas del Castillo était né à Madaga, en 1830.

## SUR LA PLAGES

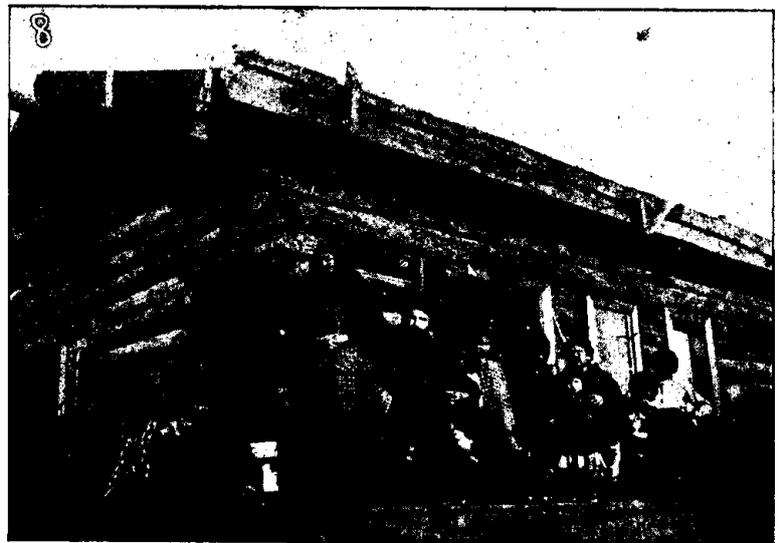
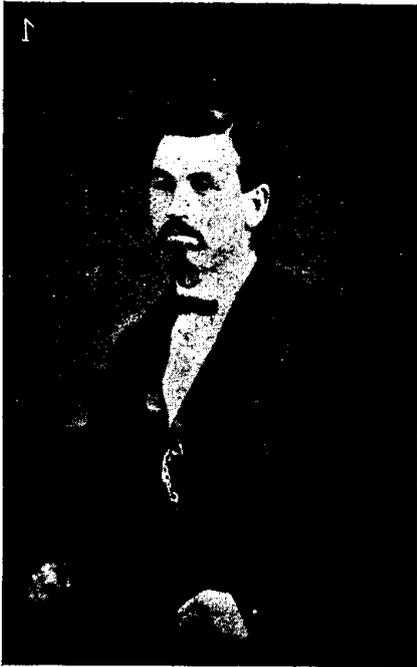


— J'y avais dit, à votre belle-maman : L'endroit est dangereux ! Elle y est restée.

— Si c'est pour longtemps, je plains la mer qui l'a gardée dans son sein.



VISITE DES SOUVERAINS ALLEMANDS A LA COUR DE RUSSIE. — Arrivée de Guillaume II au débarcadère Peterhof



1. M. Moïse Mercier ; 2. Mgr Clut, M. Frs Mercier *aujourd'hui* ; 3. M. Nap. Robert ; 4. M. Ephrem Gravel ; 5. M. Frs Mercier, *alors* ; 6. M. Michel Laberge ; 7. Groupe de Peaux-Rouges ; 8. Station Mercier (Station Tanana)  
DANS L'ALASKA.—Scènes du Klondyke (Voir l'article)



DON DES DAMES DE QUÉBEC A LADY LAURIER

## CADEAUX A Mme LAURIER

A son arrivée d'Europe, sir W. Laurier a été l'objet de manifestations rappelant quelque peu et de loin, celles des Russes lors du voyage du président de la République française.

Mais on n'avait pas oublié, soyez-en sûrs, l'excellente compagne de cet homme d'Etat.

On sait combien elle est bonne, secourable, et avec quel tact, quelle délicatesse ! Aussi, de nombreux cadeaux lui ont-ils été offerts par les dames... cependant, un peu avec la complicité de leurs maris, n'est-ce pas, Mesdames ?

Parmi ces cadeaux, mentionnons le superbe piano dont nous donnons une gravure.

Comme les petits enfants auraient du plaisir, de jouer là-dessus des morceaux à quatre... pattes !— S'ils sont biens sages, ils en auront un... plus tard !

## NOS THÉÂTRES

## LE VERISCOPE AU QUEEN'S

La représentation, à l'aide de photographies animées, de la rencontre entre Corbett et Fitzsimmons, qui est donnée l'après-midi et le soir, au Queen's, cette semaine, est reproduite par la compagnie Veriscope, dont Dan Stuart, le promoteur de la rencontre, est le principal directeur.

C'est la première production de ces photographies en cette ville et comme le représentant de la compagnie Veriscope a déclaré qu'il ne reviendrait pas à Montréal, ceux qui désirent assister à cette représentation devront se procurer leurs billets le plus tôt possible, au contrôle du Queen's. La représentation durera une couple d'heures et afin de faire face à toutes les demandes d'admission, la direction a décidé de donner deux représentations par jour, avec une matinée spéciale pendant la semaine, pour les dames.

Et malgré que le veriscope soit une machine très coûteuse et qu'il requiert un grand nombre de machinistes et d'électriciens experts, les prix seront positivement les mêmes.

## THÉÂTRE FRANÇAIS

Sous l'habile direction de M. Philipp, ce théâtre marchera de succès en succès. La troupe, excellente, possède un premier acteur hors ligne, et les nombreux habitués de ce coquet théâtre pourront juger, dès lundi prochain, le 6 septembre, et surtout applaudir M. Harrington Reynolds.

Cet acteur, né en Angleterre, a fait ses premières armes sur les planches, à Londres. Il y fut fort goûté. Il parut à New-York dans le rôle de Rose Coghlan, de la pièce intitulée *Madame*. Il a été fort apprécié en Australie : aussi, pouvons-nous dire, en cette fin de siècle, que c'est un acteur tour du monde !

## THEATRE ROYAL

*Fabio Romani*, de M. Aiden Benedict, qui est représenté cette semaine au théâtre de la rue Coté, n'est autre chose que la mise en scène du fameux roman de Marie Coralli, intitulé : *La Vendetta*. Cette pièce est remplie d'incidents d'un effet pathétique, le tout entremêlé de comique, ce qui en fait une représentation extrêmement amusante. Vous pensez voir une danseuse de ballet, et au lieu de cela, vous apercevez une merveille, un miracle, quelque chose d'absolument étonnant ; mille effets de lumière et d'ombre, un éblouissement de couleurs, vous ravissent et vous enchantent. Vous voyez une suite infinie de visions charmantes, qui vont et viennent aux accords délicieux d'une enivrante musique. Des images passent devant vos yeux et vous sortez, après la représentation l'imagination peuplée des plus belles créations. Vous voyez la beauté sous ses formes les plus multiples.

## PARC SOHMER

Comme toujours, et quel que soit le temps, le joli Parc Sohmer attire la foule de ceux qui veulent jouir des avantages de la campagne sans sortir de la ville : repos, plaisir. En lui-même, le parc est très attrayant ; promenade fort agréable, il réunit l'utile au plaisant. Des espaces couverts permettent d'y séjourner même lorsqu'il pleut—ce qu'on ne peut trouver à la campagne.—Et toujours, il y a des représentations diverses, constituant un attrait en plus, un attrait réellement invincible.

## NOUVELLES A LA MAIN

Salon bourgeois : petit concert intime, après le dîner :

—Colonel, aimez-vous la musique ?

—Madame, je ne la crains pas !

\* \*

A l'Exposition :

Un beau jeune homme, très bien mis, ayant à la main une jolie canne à pommeau d'or, s'avance dans le département réservé aux bestiaux, et voulant s'amuser aux dépens d'un pauvre et rustique cultivateur, lui demande d'un petit air malin :

—Monsieur, êtes-vous par hasard un des juges dans le département des cochons ?

—Bien oui, répondit lentement le cultivateur, approchez, et je vais vous examiner tout de suite !

Le jeune malin s'est perdu dans la foule et on ne l'a plus revu.

## JEUX ET AMUSEMENTS

## CHARADE

Caché dans la sombre ramure  
D'un premier verdoyant,  
Le joyeux tout dans la nature  
Fait entendre son chant,  
Tandis qu'au loin l'écho répète  
Le second de sa chansonnette.

## MATHÉMATIQUES

Deux paysannes ont ensemble 100 œufs : l'une dit à l'autre : Quand je compte mes œufs par huitaines, il y a un surplus de 7. La seconde répond : Si je compte les miens par dizaines, je trouve le même surplus de 7. On demande combien chacune avait d'œufs ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 695

Enigme.—Ligne.

Logogriphe.—Poire, pore, oie, or.

Ont deviné : A. W. LaVallière, Mlle Exilda Belle-humeur, Montréal ; Mlle F. Huot, Lachine.

## RÉBUS



## GRAVURE-DEVINETTE



Il y avait là un botaniste, tantôt ; peux-tu, mon petit garçon, le retrouver ?

# LES DEUX GOSSÉS

## PREMIÈRE PARTIE

### CE QUE DURE LE BONHEUR

#### II

#### DANS LA NUIT

—Si tu gueules, nous allons te faire passer le goût du pain.

—Au secours ! à moi ! cria la jeune fille, d'une voix encore plus vibrante que la première fois.

La Limace abattit sa main sur l'épaule de la fugitive qui tomba à genoux.

—Ton foulard, Zéphyrine, cria le gredin, que je lui ferme le hurloir.

La somnambule se mit en devoir d'obéir.

Tout à coup, un poignet solide s'abattit sur elle, en même temps que La Limace recevait un magistral coup de bâton.

—Canailles ! s'écria un jeune inconnu qui venait de surgir ; j'arrive à temps !

Mademoiselle de Sainclair, surprise de cette assistance inespérée, accepta la main que lui tendait le nouveau venu pour l'aider à se relever.

La Limace et sa compagne étaient restés un moment interdits de cette intervention providentielle.

Ce fut Zéphyrine qui reprit la première son aplomb.

Elle posa sa lampe sur le palier de l'entresort, et résolument :

—Il n'est pas accompagné, souffla-t-elle à l'oreille d'Eusèbe. Tombons dessus.

—Ne fais pas d'harmonie, répondit l'autre ; à quoi ça nous avancerait-il ?

—Tu laisses manquer de respect à ton épouse ! . . .

—Que veux-tu ? Quand y a pas moyen de faire autrement !

Mariana, pendant ce temps, remerciait chaleureusement son sauveur.

—Sans vous, monsieur, ces misérables, qui m'avaient attirée chez eux pour me dévaliser, allaient me tuer.

Rapidement, elle lui raconta ce qui s'était passé.

L'inconnu répliqua en agitant son bâton de cornouiller

—Ne craignez rien, mademoiselle, je vais leur faire rendre ce qu'ils vous ont volé.

Et il s'avança vers les deux bandits qui discutaient toujours sur les chances de succès d'un nouvel attentat.

La Limace avait beaucoup de peine à contenir Zéphyrine.

—Pas de bêtises, disait-il ; l'homme est solide . . . Je ne tiens pas à recevoir de nouveaux coups de matraque . . . J'ai cru qu'il m'avait cassé un abatis.

—Capon !

—Et puis, tu sais bien que je ne travaille pas à la dure . . . Je n'aime pas le raisiné.

—Nous avons toute la nuit pour nous esbigner.

—Jamais cette rosse de Troppmann n'aurait le trot assez solide pour nous permettre de dépister les curieux . . . Le jeu n'en vaut pas la cabombe, il vaut mieux battre comto s.

Le jeune homme s'était avancé ; il dit d'un ton péremptoire :

—Vous allez restituer immédiatement ce que vous avez pris à votre victime.

Zéphyrine poussa un grognement formidable. Elle ne s'attendait pas à cette dernière humiliation.

Eusèbe, lui aussi, fit une horrible grimace ; mais il ne manquait pas de décision. A voix basse, il fournait à la mégère les dernières raisons qui les obligeaient à capituler.

—Le chopin est raté, quoi ! Tâchons que ce mec-là ne nous empêche pas de travailler à Brest . . . Tu sais bien que notre caisse est vide.

Et comme chef de communauté il répondit tout haut :

—Pardon, monsieur, vous faites tort à vos connaissances, ou madame se met le doigt dans l'œil.

—Vraiment ? riposta l'inconnu d'une voix brève ; vous ne lui avez pas enlevé son argent et ses bijoux ?

—C'était pour lui rendre service, affirma tranquillement La Limace.

—Bien sûr ! renchérit sa moitié. Voilà comment on est récompensé d'une bonne action . . . Cette jeunesse était égarée, malade ; mon mari la soutient et l'amène ici . . . Elle tombe de son digue-digue ; nous nous mettons en quatre pour la soulager ; et pour la peine, on nous mécanise, on nous colle des gnons sur la trompette ! Et ce qui est pire pour des cœurs bien placés, on nous prête des vilains sentiments ! Ah ! . . . on ne nous y réchappera plus à soigner les duchesses qui se promènent dans les bois quand les gens comme il faut roupillent . . . Ce n'est pourtant pas une heure à voir la feuille à l'envers.

—Vous avez une singulière façon de venir en aide à votre prochain, riposta le jeune homme.

—Permettez ! reprit La Limace, ce que vous a dit mon épouse est la vérité du bon Dieu ! nous voulions coucher madame ; alors pour ça, on lui avait enlevé ce qui pouvait la gêner . . .

—Et comment m'expliquerez-vous votre attitude et vos menaces que j'ai entendues ?

—Ah ! voilà ! repartit Eusèbe ; pour nous remercier, madame nous a insultés ; chacun a son amour-propre ; nous sommes du pauvre monde, mais ça n'empêche pas les sentiments. D'ailleurs, nous ne voulions pas la brutaliser ; nous sommes incapables de faire du mal à une mouche, seulement, nous tenions à lui démontrer son erreur.

—Voulez-vous, oui ou non, maintenant, lui remettre ce qui lui appartient ?

—Ah ! malheur ! grommela Zéphyrine, ils ne valent pas si cher, les fameux bijoux . . . Ils sont peut-être en toc ; quant à la bourse, elle ne pèse pas des livres.

La Limace, tout en grinçant des dents, alla chercher les objets et les apporta à Mariana.

Celle-ci vint au pied des marches et constata, à la faible lueur de la lampe, qu'il ne lui manquait rien.

Zéphyrine étouffait de rage. Eusèbe impassible en apparence, murmura :

—Ne te fais pas de sang ; on se retrouvera peut-être . . . Le monde est pas si grand qu'il en a l'air.

Mariana était rentrée en possession du peu qui lui appartenait. Il ne lui restait plus qu'à quitter cet endroit qui avait failli lui être fatal.

—A la revoyure ! cria la somnambule en lui voyant faire mine de s'éloigner. Quand vous repasserez, vous paierez au moins le vulnéraire qu'on vous a offert.

L'inconnu se retourna, lança une pièce de cinq francs, qui vint tomber dans la roulotte en rendant un son argentin ; puis il rejoignit la jeune fille.

Après quelques minutes de marche côte à côte, Mariana rompit la première le silence :

—Ah ! monsieur, fit-elle de sa voix chaude et mélodieuse, combien je vous suis reconnaissante de m'avoir arrachée des mains de ces misérables !

—Vous êtes saine et sauve, mademoiselle ; ne nous occupons plus des dangers que vous avez courus . . . Et comme il est malséant de faire route à côté d'une jeune fille sans être connu d'elle, permettez-moi de me présenter moi-même : Paul Vernier, sculpteur.

La jeune fille n'avait aucune raison de garder l'incognito ; elle répondit :

—Je m'appelle Mlle de Sinclair . . . Et je vais à Brest.

—Alors, mademoiselle, vous allez me permettre de retourner au village de Kernéis dont je viens, et où j'espère, malgré l'heure un peu tardive, trouver une voiture à mettre à votre disposition.

La nuit était très noire ; et bien que le couple eût cessé de marcher sous les arbres, ni l'un ni l'autre ne distinguait le visage de son interlocuteur.

L'entresort de Zéphyrine et de La Limace était campé presque à l'orée du bois.

Les lumières du pays que l'artiste venait de nommer piquaient l'obscurité à une faible distance.

—Et si vous n'en trouvez pas, comme cela est probable ? reprit Mariana. Nous aurons perdu une demi-heure, peut-être davantage. Il vaut mieux que je continue tout droit ma route sur Brest, où j'arriverai encore à une heure possible.

—Vous ne vous rendez pas compte de la distance, mademoiselle.

—Il doit y avoir environ six kilomètres.

—Et cela ne vous effraie pas ?

—Nullement. Je suis très bonne marcheuse.

Il reprit après une légère hésitation :

—C'est que, moi aussi, je vais à Brest.

—Eh bien ! fit-elle avec beaucoup d'aisance, cela tombe à merveille. Au moins je suis sûre de ne plus faire de mauvaise rencontre.

Cependant Vernier voulut se justifier immédiatement, comme s'il craignait d'être soupçonné d'un subterfuge propice à quelques banales galanteries. Combien d'hommes à sa place eussent songé peut-être à exploiter la situation romanesque où il se trouvait vis-à-vis de Mariana et à abuser du rôle de sauveur qu'il venait de jouer !

—J'ai diné chez mon oncle, le curé de Kernéis, le recteur, si vous le préférez. J'ai résolu de rentrer à pied, à travers la campagne et les bois, en amoureux de la nature que je suis. . . .

Il parlait d'un ton ferme, nuancé pourtant d'une légère émotion, qui ne pouvait échapper à Mlle de Sainclair.

Evidemment il aurait développé plus brillamment ses idées s'il n'avait été paralysé par une timidité native.

Elle lui sut gré de sa délicatesse. Au peu de paroles qu'il avait dites elle le jugeait enthousiaste, épris du beau, de l'idéal ; elle le soupçonna aussi d'être un peu naïf ; et de fait, entre ce jeune homme et cette jeune fille, l'ingénuité n'était peut-être pas du côté que l'on pouvait croire.

Désireuse de le voir se départir de toute contrainte, Mariana chercha à provoquer la confiance de son compagnon en se montrant très affable, mais sans se départir de cette pointe de condescendance aristocratique que les femmes d'un certain rang abdiquent rarement.

Sous le prétexte de la difficulté que présentait la route obscure, elle lui demanda le secours de son bras, que le jeune homme lui tendit avec un empressement qui n'était pourtant pas exempt d'une certaine gêne.

Il ne tremblait cependant pas, une demi-heure plus tôt quand il



Canailles ! s'écria un jeune inconnu ; j'arrive à temps.—Page 299, col. 1

tenait tête au couple hideux qu'il venait de dompter ; il avait la voix énergique et se sentait prêt à risquer sa vie pour protéger celle de Mariana.

Sans doute, ce contraste parut piquant aux yeux de Mlle de Sainclair, et sa vanité de jolie fille en fut flattée, au point que son imagination très vive se prit à vagabonder bien loin des sinistres perspectives où la fatalité l'avait entraînée quelques instants plus tôt.

—Savez-vous, M. Vernier, dit-elle, que vous ne m'êtes pas inconnu ?

Il se récria :

—Mon nom est bien obscur pourtant, mademoiselle.

—Cependant j'ai déjà pu apprécier votre talent.

—C'est impossible ; je n'ai aucune réputation.

—Je vais faire cesser votre étonnement : je vous ai vu au château de Kerlor.

Il eut un mouvement de joie.

Mariana continua :

—Vous y avez restauré la galerie d'honneur, et dans la chapelle, vous avez rendu la vie à un Saint Yves qui avait été fort maltraité par le temps.

—C'est vrai, mademoiselle ; mais comment pouvez-vous connaître ces détails ?

—Parce que je suis une parente de la comtesse de Kerlor et que j'arrive précisément du château. Vous pourriez me demander maintenant pourquoi je me suis mise en route si tard pour aller à Brest, je vous répondrais que j'ai voulu satisfaire une pure fantaisie, et cela vous suffirait. . . . Les artistes ne sont-ils par capricieux aussi ?

—Je ne me permettrais pas une telle indiscretion.

—Vous auriez le droit de me questionner, monsieur ; après votre vaillante conduite, je reste à jamais votre obligée. . . . Plus tard, si vous y tenez, vous saurez à quoi vous en tenir.

Vernier balbutia :

—Je pourrais donc espérer avoir l'honneur de vous revoir ?

Elle eut un petit rire.

—Me revoir ! . . . Mais vous ne m'avez pas encore vue, M. Vernier.

—Les artistes ont souvent le don de double vue, et peut-être que sans vous connaître, je vous devine. . . .

Il s'enhardissait subitement, comme tous les timides.

Mariana l'interrompit en ramenant la conversation sur le terrain purement esthétique.

—L'art sacré a sa grandeur, et nombreux sont les maîtres qui l'ont illustré ; mais avez-vous réellement une prédilection pour les sujets religieux ?

—Pas du tout, mademoiselle ! J'estime que les travaux que vous connaissez ne sont pas indignes de moi. . . . Mais je veux créer.

Il cessa de se montrer timoré ; et s'exprimant avec la chaleur communicative que donne à tout véritable artiste la passion de son labeur :

—Vous le trouverez ambitieux, sans doute, le pauvre praticien échoué dans un hameau breton. Mais ce n'est pas en doutant de soi que l'on réalise les chefs-d'œuvre. . . . Certes je suis loin de posséder le talent que je rêve ; m'est-il défendu de chercher à l'acquiescer en y consacrant toutes mes forces, toute ma volonté, toute mon existence ?

—Non certes. . . . Cela s'appelle le feu sacré ! Et c'est l'âme de l'artiste, cela. . . .

—Et quand je serai parvenu à ce but, poursuivait-il. . . . je croirai encore qu'il me reste quelque chose à apprendre. Vous voyez, mademoiselle, que si je suis ambitieux, je ne suis pas orgueilleux.

—Quelle beauté préférez-vous ? Vos aspirations d'artiste sont-elles en rapport avec vos goûts personnels ?

Il répondit avec une sorte de ferveur :

—En m'inspirant des maîtres anciens, de ceux de la Renaissance, pour suivre ceux des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, je voudrais tailler dans le marbre une figure qui réunit la perfection du passé aux raffinements de la modernité contemporaine. . . .

Oui, je rêve de créer la nouvelle Eve, et je souhaiterais que cette merveille plastique fût animée et reflêtât nos plus ardentes passions. . . . Elles sont admirables, les œuvres d'autrefois ; il leur manque généralement l'âme, et ce sont les sculpteurs de notre temps qui sont les vrais magiciens du ciseau ; aujourd'hui la matière n'est plus inerte ; elle vit, elle souffre, elle aime ! . . . La légende de Prométhée est devenue de l'histoire.

Mariana trouvait un charme tout particulier à cette conversation qui lui permettait d'éloigner momentanément ses cruels soucis.

Elle répliqua avec une petite commisération railleuse :

—Votre marbre, fût-il de Carrare, restera toujours du marbre. . . .

—Hélas ! Vous avez raison, et les peintres sont plus heureux que nous, car s'il leur manque la poésie du relief, ils ont pour eux la magie de la couleur. . . . Oh ! ma statue ! . . . Je la vois, vivifiée, embellie par le pinceau d'un grand maître. . . . Je baiserais la chair mate et chaude de son visage ambré, je plongerais mes doigts dans les ondes de sa chevelure noire comme l'Erèbe païen ; je tremblerais devant ses grands yeux bleus aux reflets de saphir et de clair de lune. . . . Oh ! comme je l'adorerais !

Elle s'arrêta brusquement surprise, car ils étaient arrivés à Recouvrance, le vieux Brest, sans qu'ils se fussent rendu compte du trajet parcouru.

Soudain lui aussi en levant la tête eut un tressaillement ; et sa surprise se changea bientôt en extase. A la lueur du premier réverbère, il venait de constater que Mlle de Sainclair réalisait en tous points la vision qu'il venait d'évoquer dans la fougue de son enthousiasme juvénile.

L'esprit de Mariana fut délicieusement impressionné en devinant l'effet qu'elle produisait ; elle ne douta plus de la sincérité du jeune sculpteur, et son cœur aurait peut-être battu plus fort, si l'image de Georges n'était revenue tyranniquement s'imposer à son esprit. La comparaison qu'elle établissait forcément entre les deux hommes ne pouvait guère tourner à l'avantage du dernier venu.

—Voici notre voyage terminé, dit-elle.

Dissimulant son trouble, Paul Vernier s'inclina et pressa la main qu'elle lui tendait.

—Au revoir ! fit-elle gracieusement.

PIERRE DECOURCELLE.

(A suivre)

# MARIANNIC

PAR ANDRÉ THEURIET

(Suite)

—Je viens d'arriver à Paris, reprit-elle, et je n'ai pu résister au désir de vous faire visite... Ah ! j'ai eu bien du mal à vous trouver !... Figurez-vous que je m'étais procuré à Quimper un vieux livret du Salon où l'on donnait votre adresse : rue Ampère, dans le quartier Monceau. J'y suis allée tout droit, mais votre ancienne maison était occupée par des étrangers. Le concierge ne connaissait pas votre nouveau domicile. Il m'a engagée seulement à me renseigner chez un certain huissier, nommé M. Landaré. Alors je me suis fait conduire à l'étude de ce monsieur. Là, en effet, un clerc m'a appris que vous demeuriez rue Notre-Dame-des-Champs, me voici...

Elle releva vers Yves ses limpides yeux pers et une angoisse lui serra le cœur ; une rougeur de honte et de vexation envahissait le visage du peintre. Sans le vouloir, en racontant ingénument ses courses à la recherche du logis de Cormier, elle avait fait saigner les blessures de son orgueil et les avait exaspérées. Certes, oui, cet huissier connaissait l'adresse et l'artiste !... Il y avait assez souvent instrumenté, "parlant à la personne du concierge," et les papiers timbrés où il avait minuté ses sommations, et ses significations de jugements, encombraient tout un tiroir de la commode où Yves serrait ses nippes... En entendant Mariannic prononcer le nom de cet officier extrajudiciaire, le peintre se mordait les lèvres ; il songeait aux indiscrètes et humiliantes révélations que les clercs de Landaré avaient dû faire à Mlle de Tromelin, et son malaise augmentait. La visiteuse eut l'intuition qu'elle venait de commettre une maladresse. Elle rougit à son tour, baissa les yeux et se hâta de changer de conversation.

—Oui, continua-t-elle précipitamment, oh ! oui, le temps s'envole. Il a des ailes de goéland... Ce qu'il y a de pis, c'est que nous ne nous apercevons pas de la fuite des années. Il me semble que c'était hier que vous peigniez mon portrait dans notre jardin de Kerdouarnec. Et cependant que de choses se sont passées depuis... depuis le soir où nous nous sommes quittés dans les hêtres de l'allée !... Vous n'avez pas idée de ce que j'ai souffert alors, dans cette maison où j'avais été trois mois si heureuse et où tout me parlait de vous... Je m'y retrouvais isolée, désorientée, en butte aux reproches et à la mauvaise humeur de mon père, qui s'indignait de ma "folie" et cherchait à m'en guérir, en me présentant à chaque jour un nouveau *parti*. C'étaient des luttes pénibles et des accès de colère chaque fois que je m'entêtais dans mon refus. Au commencement, je me consolais en pensant à vous et en vous écrivant, mais... vous ne me répondiez pas... N'avez-vous pas reçu mes lettres ?

—Si fait, répliqua Cormier en baissant la tête ; seulement le refus de M. de Tromelin m'avait tellement humilié et irrité, que je ne me sentais plus la force de vous répondre. D'ailleurs, votre père m'avait fait promettre de ne point encourager ce qu'il appelait dédaigneusement "un enfantillage" ; je me disais que l'incertitude de mon avenir m'interdisait de songer à vous et... je cherchais à vous oublier... Pardonnez-le-moi.

—Je ne vous oubliais pas, moi. Comme je vous l'avais déclaré en vous quittant, aucune volonté ne pouvait vous arracher de mon cœur. Ah ! votre silence m'a été une peine plus cruelle que les colères et les exigences de mon père !... A travers toutes ces épreuves, les années passaient. Mon père vieillissait, sa santé s'altérait et il me suppliait toujours de me marier. L'idée de me laisser seule à Kerdouarnec, s'il venait à mourir, le tourmentait tellement pendant sa maladie, que je finissais par faiblir. J'étais sans nouvelles de vous ; je supposais—et c'était vrai—que vous ne m'aimiez plus, que je ne vous reverrais jamais à Douarnenez. Alors je me résignai à épouser un de nos voisins de campagne, M. de Plonéis, qui avait plus du double de mon âge.

Je ne pouvais pas aimer M. de Plonéis et je l'en prévins franchement ; mais je lui promis que je serais une femme dévouée, fidèle et bonne, et je crois que je lui ai tenu parole : j'ai vécu près de lui, à Coat-an-air et je lui ai rendu la vie aussi douce que possible. C'est un peu de temps après mon mariage que j'ai recommencé à entendre parler de vous. Chaque fois que le Salon de peinture s'ouvrait, je me jetais sur les journaux. J'ai appris ainsi d'année en année le succès de vos tableaux, votre décoration... enfin tout ce qui vous arrivait

d'heureux. Je m'en réjouissais tout bas et je me sentais très fière d'avoir été la première à vous prédire un brillant avenir. J'avais, naturellement, emporté avec moi mon portrait... celui qui me représentait en artisane allant au noces ; chaque fois que je le regardais, mes yeux se mouillaient et, en dépit de mes scrupules de conscience, je ne pouvais m'empêcher de penser à vous et de souhaiter de vous revoir encore une fois...

Elle s'arrêta un moment. En recevant ces naïves confidences, Yves était vivement remué. Sa mauvaise humeur se dissipait. Il prit l'une des mains de Mariannic et la serra :

—Ah ! s'écria-t-il, combien vous valez mieux que moi !

Il regardait plus attentivement son ancienne amie, pâle et svelte dans sa robe de cachemire noir. Il remarqua qu'elle était également coiffée d'une capote de crêpe noir, et lui demanda :

—Vous êtes en deuil ?... Est-ce que... ?

—Oui, répondit-elle, je suis doublement en deuil, car j'ai perdu successivement mon père et mon mari... Ils sont morts à un an de distance... que Dieu leur fasse paix !... Après mon veuvage, je suis retournée à Kerdouarnec et j'y suis moi-même tombée malade... J'étais dans un état de langueur et je dépérissais petit à petit. Mon médecin m'a conseillé de changer d'air et de voyager. Alors je me suis décidée à visiter Paris que je ne connaissais pas... Je me disais que peut-être j'aurais la chance d'y revoir l'ami d'autrefois, et cela me rendait des forces. Mais une fois arrivée au milieu de cet énorme entassement de maisons, au milieu de cette foule grouillant par les rues, le découragement m'a prise... Je n'osais plus me mettre à votre recherche ; je me demandais avec terreur comment je me présenterais à vous. Je ne savais si vous étiez marié et si vous consentiriez à me recevoir. Enfin, j'ai surmonté ma peur et je suis venue... Ce n'est pas très correct, ce que j'ai fait... Mais, à nos âges, je pense bien que personne n'y trouvera à redire...

Yves ressaisit la main de Mariannic et la baisa.

—Vous avez eu raison de venir, murmura-t-il d'une voix étranglée, votre visite m'a fait du bien...

Elle leva vers lui ses yeux reconnaissants, où le contentement mettait un rayon de jeunesse. Puis, après avoir observé de nouveau la figure lasse et ravagée du peintre ainsi que le délabrement de l'atelier, une angoisse embua ses claires prunelles et un imperceptible frisson courut sur ses épaules.

—Parlez-moi de vous, reprit-elle timidement, tant de choses vous sont arrivées depuis notre séparation... Racontez-moi tout, le bon et le mauvais.

Un sourire amer crispa les lèvres de Yves Cormier.

—Le bon et le mauvais ! répéta-t-il sarcastiquement, en affectant un ton gouailleur ; pour le quart d'heure, il y a, ma foi ! plus de mauvais que de bon ; je suis forcé d'en convenir et, quand je voudrais vous le dissimuler, le taudis où vous me trouvez donnerait un cruel démenti... Votre père avait raison jadis de me congédier, en déclarant que le métier d'artiste était trop aléatoire... Un jour, en haut de la roue de Fortune, et le lendemain, tout en bas... La chance m'a d'abord traité en enfant gâté ; mais depuis quelque temps elle s'est fatiguée de me sourire et elle m'a lâché. C'est une série à la noire ; espérons qu'elle passera !... En tout cas, j'ai encore de l'œil et de la patte, et il suffit d'un bon tableau pour me relancer en plein azur... Tenez, je suis certain que votre visite me portera bonheur et que je vais pouvoir travailler avec plus de cœur, maintenant que je vous ai revue...

Il s'efforçait de parler d'un ton léger et insouciant, autant pour abuser Mariannic que pour sauvegarder son amour-propre ; mais il avait beau s'évertuer à jouer l'homme confiant et sûr de remonter le courant, quelque chose sonnait faux dans son accent, et la veuve ne s'y trompa point. Comme Yves le craignait, l'huissier avait jansé et d'ailleurs, avant son départ, Mariannic avait lu dans les journaux certaines allusions, peu charitables, à la déconfiture d'Yves Cormier.

—Assurément, soupira-t-elle, ce n'est qu'une crise passagère... Avec votre talent et votre force de volonté, je suis convaincue que vous parviendrez à triompher d'une injuste défaveur... Seulement, cela peut durer quelques mois encore et dans l'intervalle, il est nécessaire que vous ayez toute votre tranquillité d'esprit ; il me semble qu'on ne doit bien travailler que lorsqu'on n'a de soucis d'aucune sorte... Et, à ce propos, je voudrais vous prier d'une chose...

Elle s'arrêta, hésitante, visiblement troublée, et toussa comme pour dissiper un subit enrouement.

—D'abord, continua-t-elle, permettez que j'agisse avec vous en amie... en vieille amie, et promettez-moi de m'accorder ce que je vous demanderai.

Il sourit tristement, comme quelqu'un qui n'est plus guère habitué à se voir demander un service.

—S'il est en mon pouvoir de vous être utile en quoi que ce soit, c'est chose faite d'avance.

—A la bonne heure !... Me voilà tout à fait à l'aise, car cette chose dépend uniquement de vous... Maintenant, écoutez moi !... Alors, avec mille délicates précautions, avec le tact exquis d'une

main féminine pansant une blessure, elle lui expliqua que M. de Plonéis l'avait instituée sa légataire universelle et que, possédant déjà une fortune assez ronde du chef de son père, elle avait vendu les propriétés de son mari. La vente avait eu lieu au comptant et elle se trouvait à la tête de capitaux dont le placement l'embarrassait.

—J'ai entre les mains, ajouta-t-elle, un argent dont je ne sais que faire. Or, tandis que tout à l'heure vous confessiez vous-même que vous vous trouviez momentanément à court, l'idée m'est venue que vous consentiriez peut-être à m'aider à placer mes fonds, en devenant mon débiteur, et... et... Enfin vous me rendriez bien heureuse en acceptant une vingtaine de mille francs que je mets de grand cœur à votre disposition.

A mesure qu'elle balbutiait cette offre de service, Yves éprouvait à la fois un sentiment de honte et d'admiration attendrie. Mariannic, venant le chercher dans ce misérable atelier où il cachait sa détresse, lui rappelait la touchante légende d'Edith au cou de cygne, devenue vieille et allant retourner les morts sur le champ de bataille d'Hastings, afin de retrouver le corps d'Hérald, son amoureux d'autrefois... Son cœur s'émut, mais il avait trop d'orgueil pour laisser paraître son émotion, et pour avouer une misère plus affreuse que ne le croyait Mariannic de Tromelin. D'ailleurs, il se faisait conscience de recevoir l'argent de cette chère créature qui l'avait jadis si généreusement aimé et qu'il avait, lui, si brutalement oubliée.

Il porta une seconde fois à ses lèvres la main de Mariannic, puis secoua négativement la tête :

—Non, ma chère amie, votre argent serait trop mal placé et je me ferais scrupule de l'accepter... Je ne vous en suis pas moins reconnaissant d'avoir pensé à moi et je vous promets que, si j'ai jamais besoin d'un service de ce genre, c'est à vous que je m'adres-



Il s'agenouilla aux pieds de la chère créature  
Page 302, col. 2

serai... Mais je n'en suis pas là ; je vous le répète, quelque chose me dit qu'avant peu je serai haut la côte.

Il formulait son refus d'un air dégagé, d'un ton enjoué ; néanmoins son regard gêné fuyait celui de la veuve. Ses yeux se tournaient vers la fenêtre ouverte, et se fixaient obstinément, farouchement sur la barre d'appui.

—D'ailleurs, continua-t-il d'une voix moins assurée, en admettant que la guigne me poursuive, elle ne mettrait que moi dans l'embarras... Je n'ai ni femme ni enfants qui puissent souffrir de ma malechance, et on trouve toujours un moyen de sortir du pétrin !

La pieuse Mariannic l'écoutait d'un air scandalisé ; sans bien comprendre le sens mystérieux de ses paroles, elle y devinait je ne sais quoi d'omineux et de peu orthodoxe. Elle secouait chagrinement la tête et hasardait de timides objections.

—Bah ! s'écria Yves, ne parlons plus de ça !... Je suis trop ravi de vous revoir pour perdre le temps à me noircir vilainement l'esprit... Laissez-moi m'asseoir près de vous, Mariannic, et causons de notre pays de Bretagne.

Alors, près de la fenêtre où le bourdonnement du grand Paris arrivait comme le bruit sourd de l'océan, comme sous les châtaigneraies de Ploa-ré, ils remuèrent avec délectation les douces cendres du passé.

Bien qu'elle fût consternée du refus opposé par le peintre, et bien que la façon dont ce refus avait été formulé fût loin de calmer ses inquiétudes, Mariannic se prêtait complaisamment à ce rappel des choses d'autrefois. Elle le provoquait même, espérant que la griserie de cette évocation modifierait les dispositions d'esprit d'Yves Cormier.

—Vous ne reconnaissez plus le pays, disait-elle ; tout y est bien changé depuis vingt ans... On nous a fait un chemin de fer qui va jusqu'à Audierne et qui a bouleversé nos habitudes. Les jeunes gens d'à présent méprisent les costumes et les usages d'autrefois ; les *bragou-braz* et les longs cheveux ont disparu ; avant peu, il ne restera plus rien de la vieille Bretagne que nous aimions.

—Et Kerdouarnec, questionnait le peintre, j'espère bien qu'il a échappé à la contagion et ne s'est pas transformé ?

—Dieu nous en préserve !... Pas un clou n'a été changé. J'ai exigé qu'on ne touche à rien. Si vous revenez jamais à Ploa-ré, vous

retrouverez tout à la même place, comme le château de la belle au bois dormant... Le salon a conservé ses verdure et ses fauteuils de lampas ; le jardin contient toujours un fouillis de plantes qui sentent bon, et le long du vivier la vigne vierge ombrage encore la terrasse. Je vis toute seule au milieu de mes reliques, et autour de moi la physionomie des choses s'est maintenue si intacte, si pareille... que, par moment il me semble que le temps n'a pas marché et que je vais vous voir descendre du perron où grimpe le même pied de jasmin...

—Le vlvier endormi à l'ombre des lauriers-roses, la vigne-vierge ! s'écriait Yves, comme tout cela me revient à l'esprit, en vous écoutant !... Je nous revois tous deux, appuyés au parapet du vieux mur tapissé de capillaires et regardant onduler la lande grise et verte... Ah ! si l'on pouvait recommencer sa vie !... Si l'on savait d'avance que l'ambition, les désirs de succès et de fortune sont des fruits pleins de cendre !... Quand on s'en aperçoit, il n'est plus temps, la journée est quasi finie, la nuit tombe et on demeure fourvoyé dans des fondrières d'où l'on ne peut plus sortir.

Ils étaient devenus silencieux. Enfoncés et comme perdus dans ces ressouvenances, ils n'avaient plus la notion de l'heure. Et le jour tombait réellement ; l'atelier s'obscurcissait, et le soleil de septembre avait déjà disparu derrière l'Observatoire. Mariannic se leva comme à regret.

—Il est tard, murmura-t-elle, il faut que je parte... Je suis contente de vous avoir retrouvé, mon ami ; vous me permettrez de revenir vous voir, n'est-ce pas ?

—Sans doute, nous nous reverrons, dit-il en détournant les yeux.

Mais intérieurement il songeait : " Pourquoi la revoir ? Je ne puis être pour elle qu'un objet de pitié et je ne veux pas lui donner de nouveau le spectacle de ma déchéance. Demain sera peut-être encore plus désastreux, plus lamentable qu'hier ; je suis à bout d'expédients, à bout de force... Ne vaut-il pas mieux que nous restions tous deux sous la consolante impression d'aujourd'hui ? On ne rêve pas deux fois le même rêve ; je préfère la quitter et m'en aller de ce monde avant que je ne lui fasse honte et qu'elle ne se dégoûte de moi."

Inquiète de son mutisme, Mariannic le considérait à la lueur trouble du crépuscule et, avec la divination pénétrante de ceux qui aiment, il lui semblait, dans les yeux farouches de Cormier, lire de funèbres et tragiques résolutions.

—Si je ne vous dérange pas, insista-t-elle, je reviendrai demain à la même heure.

—Non, répondit-il brusquement, pas demain !... Vous ne me trouveriez pas ici... C'est moi qui irai vous voir... Où êtes-vous descendue ?

Elle lui donna son adresse d'une voix tremblante, mais elle crut s'apercevoir qu'il l'écoutait à peine, il se hâta de répondre distraitemment :

—Bien !... Je passerai demain à votre hôtel. Merci encore de votre visite et permettez-moi de vous embrasser...

Ils étaient déjà près de la porte ; elle inclina vers lui sa tête et il mit un baiser sur les beaux yeux couleur de mer.

—Maintenant, soupira-t-il, adieu Mariannic !...

Mais, comme il entr'ouvrait la porte, elle la referma vivement et, lui saisissant les mains, elle le ramena jusqu'au milieu de l'atelier.

—Non, s'écria-t-elle énergiquement, je ne partirai pas ainsi !... Quelque chose me dit que vous me trompez et que je ne vous reverrai plus... Ne mentez pas, Yves, avouez que vous roulez dans votre tête de mauvaises pensées et que vous voulez vous tuer.

Il baissait le front et gardait un morne silence.

—Oh ! Yves, vous, un Breton et un chrétien, vous méditez de sortir de la vie sans la permission de Dieu ?... Faut-il que votre Paris vous ait perverti à ce point, et n'avez-vous pas honte ?... Sainte Vierge, est-il possible que je sois venue ici pour vous voir tomber dans le puits de l'enfer ?

Elle s'était assise sur le vieux divan et, le visage dans les mains, elle fondit en larmes.

En entendant les reproches qu'elle lui adressait dans sa langue maternelle, Yves avait déjà été violemment secoué ; mais devant la douleur de la seule amie qui lui fût restée fidèle, son cœur endurci se brisa, un sanglot se noua dans sa gorge et son orgueil chancela.

Il s'agenouilla aux pieds de la chère créature et lui saisit les mains :

ANDRÉ THEURIET.

La fin au prochain numéro

**N'EN PRENEZ PAS D'AUTRE**

Avec le *Baume Rhumal* on guérit radicalement : rhume, grippe, toux, bronchite, sans s'astreindre à un régime spécial qui débilite l'estomac et affaiblit le malade. La guérison est certaine.

**CHOSSES ET AUTRES**

—Les journalistes sont rares, au Manitoba. On en demande plus de 5,000 pour aider à faire la récolte de blé, qui est surabondante.

—Le piédestal de la nouvelle statue de Pierre le Grand, récemment érigée à St-Petersbourg, consiste en un bloc de granit qui pèse 1,217 tonnes.

—Le juge Wellhouse du Kansas, est appelé le roi des pommes. Son verger a une étendue de 1,630 acres, sur lesquels fleurissent plus de 100,000 pommiers.

—Depuis l'ouverture de la navigation jusqu'au 31 juillet, il a été exporté du port de Montréal pour l'Europe : 22,302 moutons, 56,647 bêtes à cornes, et 4,788 chevaux.

—Une longue sécheresse, suivie de pluies, a compromis la récolte, en Angleterre. Mais en définitive, on espère un rendement moyen.

—Pour faire régner l'ordre et la paix et observer les règlements, le gouvernement canadien va envoyer 100 hommes de la police montée dans la région aurifère du Yukon.

—Dans la ville de Vienne, Autriche, se trouve la plus grande maison du monde. Cette habitation contient 1,400 chambre, divisées en 400 logis de 4 à 6 pièces chacun, abritant 2,112 personnes.

—Le foin est tellement abondant en certaines localités de l'Ontario occidentale, qu'on peut en acheter tant qu'on veut pour \$2 le voyage. Les fermiers n'ont pas de place pour tout l'engranger.

—La récolte de blé sera presque complètement nulle, cette année, en France, en Russie et en Autriche Hongrie. Ces pays s'approvisionneront en conséquence aux Etats-Unis et en Canada dont la récolte promet beaucoup.

**UN NÉGLIGENT**

Celui qui tousse est un négligent s'il ne fait pas usage du *Baume Rhumal* qui le guérira en quelques jours.

—Le comte de Turin, qui s'est battu en duel avec le prince Henri d'Orléans, dimanche, a échappé à un furieux coup d'épée grâce à l'un de ses boutons de pantalon. En effet, sans ce fameux bouton, il eût peut-être été transpercé de part en part ; car le contact avec l'épée du prince Henri fit recourber l'arme de celui-ci au point de la mettre hors de service. Cette fois, l'honneur de l'armée italienne a été sauvé plutôt par un bouton de pantalon que par l'habileté du comte de Turin comme joueur ! Ce qui ajoute encore au ridicule du duel.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 août 1897 : Lettres inédites de Napoléon 1er, L. de Brotonne ; Pierre le grand à Zaandam, E. Van Biema ; La diplomatie européenne dans le conflit Gréco-Turc, S. L. ; Décrets de la convention sur le costume, F. Filon ; La payse, C. Le Goffic ; Le principe de l'annualité des Budgets, V. Tamburini ; Les mémoires du général Della Rocca, H. Montecorboli ; La forêt magique, Y. Rambosson ; Politique intérieure, G. Robert ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Décentralisation ; Provinces ; Etranger ; Armée ; Colonies ; Critique littéraire ; Critique musicale ; Critique dramatique ; Sciences ; Notes d'art ; Finances ; Bibliographie ; Sport ; Carnet mondain ; Mode.  
Bureau : 28, rue de Richelieu, Paris.

—Du commencement de la saison au 31 juillet, 10,000 immigrants ont élu domicile au Canada ; ce sont les statistiques du ministère de l'intérieur qui le disent.

**PROFITEZ DE L'INDICATION**

Certaines personnes souffrant de maladies de poitrine sont très difficiles à soigner parce que leur estomac ne supporte pas les remèdes. A ces personnes, nous recommandons de faire usage du *Baume Rhumal* qui est très agréable à prendre et ne fatigue pas l'estomac.

**Une femme parfaite...**

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu : *une santé parfaite*. Combien en avons-nous dans cet état ? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos, abattement de l'esprit, découragement indiqué par des signes si souvent remarqués sur la figure : teint pâle, regard abattu et sans expression, qui révèle le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la *faiblesse féminine*.

**Les Pilules Rouges**

... du Dr Codèppe

**POUR FEMMES PALES ET FAIBLES**

Rendent promptement ces êtres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Codèppe ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE  
Dept. Médical, B.P. 2306, Montréal.

**PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT**

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

**LA NOUVELLE REVUE**

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNEMENT	Paris et Seine 50f	26f	14f
	Départements 56f	29f	15f
	Etranger.... 62f	32f	17f

**Buyez l'Eau du Recollet**

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales.

On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicier. Echantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINERALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUE

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**DR BERNIER**

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

**J. EMILE VANNIER**

(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTREAL

**DENTIER GARANTI--\$10.00**

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

**U. PERREault**

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

**L'APRÈS-MIDI Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
TEL. BELL 7283. MONTREAL  
MARCHAND 843 P.Q.

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussé.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
de ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPEIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 12, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

**54,000**

PAR JOUR

LISEZ LE

**Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Publie, toutes les semaines, le portrait d'un de nos hommes d'Etat canadien, une caricature politique ainsi que plusieurs gravures d'actualité, 4 pages de feuilleton enroulant, nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**BON MARCHÉ  
INCOMPARABLE**

CHEZ

**E. LEPAGE & Cie**

COIN DES RUES

**St-Laurent et Duluth**

**Etoffes à Robes**

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

**Indiennes, Mousselines, Etc.**

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreaütée, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

**Jobs Spéciaux**

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

**EPICERIES**

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

**SPECIAL**

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

**E. LEPAGE & CIE,**

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

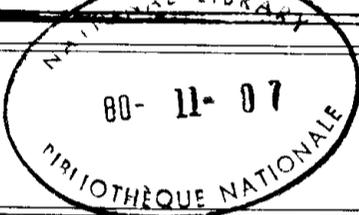
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

**SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.**

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)**

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA

**SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

**FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000**

**Distribution chaque mercredi**

**Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :**

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec ... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste-Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

**Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00**

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

**La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1625.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



**Fausse dents  
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.  
Tél. Bell 2818.

**F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux.

Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

**Le commerce  
du mois d'aout**

**EST PLEIN DE VIE**

**Linons français**

Une grande table remplie de beaux sateens, crépons et linons français, etc.; elles feraient de magnifiques blouses et valent de 25 à 30c la verge. Notre prix, 15c.

**Guingans Zéphyr**

Un magnifique assortiment de guingans zéphyr écossais, couleurs non changeantes de rose, bleu, mauve et blanc, nouveau carreauté et rayé, valant 15c. Notre prix 9½c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Chaînes de Soie**

Très chic pour blouses, en bleu pâle, vert, faon, jaune, gris, brun, crème et mauve, noir et blanc, bleu-marin et blanc. Prix de la vente 34c la verge.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Blouses de Dames**

Nous offrirons, demain, des milliers de jolies blouses. Leurs merveilleuses et charmantes formes ne manqueront pas d'attirer des milliers de dames.

Blouses à la mode, nouveaux patrons riches couleurs, très bien finies, valeur régulière 55c, prix 29c.

230 chic blouses en étoffes pâles, foncées et moyennement foncées, nouveaux patrons, valant 70c, prix 39c.

225 jolies blouses, nouveaux patrons, fini exquis, très chic, valant \$1.15, prix 59c.

Blouses de dames, depuis 17c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Tuques romaines en Soie**

La plus jolie coiffure pour les enfants, en couleur grise et en barré romain, avec gland en soie, valeur régulière 45c. Prix de vente pour cause d'agrandissement, 32c chacune.

**Habits imperméables à l'eau pour hommes**

Habits en caoutchouc pesant, de bonne qualité, pour hommes, prix de vente \$1.90.

Habits en caoutchouc anglais de bonne qualité, pour hommes, prix de vente \$2.30.

**Indiennes Indigo**

Véritable Indienne fond bleu indigo, avec dessins blancs et de couleurs, valant 12c la verge. Notre prix 9c.

Lots spécial de véritables Indienne indigo, chic dessins et couleurs, valant 18c. Notre prix 12c.

**LA CIE S. CARSLY (Limitée)**

1765 à 1783, rue Notre-Dame